

Le Diamant inconnu



CONTES DE GUÉRISON,
CONTES DE L'AU-DELÀ
DE PIERRE BARBÈS



Les éditions
Belle Feuille

LE DIAMANT INCONNU
CONTES DE GUÉRISON, CONTES DE L'AU-DELÀ

Du même auteur

Je mène ma supervision Éditions Saint-Martin.
Montréal (2001), 168 p.

Pierre Barbès

Le Diamant inconnu

CONTES DE GUÉRISON, CONTES DE L'AU-DELÀ



Les éditions

Belle Feuille

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Barbès, Pierre

I. Titre. Le Diamant inconnu
contes de guérison, contes de l'au-delà
Comprend des réf. bibliogr.

PS8603.A73D52 2009 C843'.6 C2009-942060-0
PS9603.A73D52 2009

ISBN 978-2-923959-22-1

Infographie des pages couvertures et intérieures :
Patrick Charpentier (Le Patchwork Communications graphiques)
Correction : Marcel Debel
Mise en page : Marcel Debel
Illustrations des pages intérieures : Pierre Barbès
Illustration de la page couverture : Pierre Barbès

La maison d'édition désire remercier tous les collaborateurs
à cette publication.

Distribution :
Coopérative de Diffusion et de Distribution du livre (CDDL)
Télécopie : 450 714-4236 Téléphone : 1 877 777-6024
Courriel : info@cddl.qc.ca Site www.cddl.qc.ca

Les Éditions Belle Feuille
68, rue St-André
Saint-Jean-sur-Richelieu, Québec J2W 2H6
Téléphone : 450 348-1681 Courriel : marceldebel@videotron.ca

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec--2009
Bibliothèque et Archives Canada--2009

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
dans tous les pays.

© Les Éditions Belle Feuille 2009

© Pierre Barbès

La jaquette :

Infographie : Patrick Charpentier
(Le Patchwork communications graphiques)

Illustrations :

Couverture avant : « Le Présent » Pierre Barbès

Couverture arrière : Titre : *CRÉPUSCULE*

Artiste peintre : Paul Giroux

www.paulgiroux.com

info@paulgiroux.com

Tél. : (418) -667-2525

Remerciements :

Merci à la peintre Pierrette Lacas pour son encouragement à publier ces écrits, également pour la majorité des dessins qui agrémentent ce recueil.

Merci à Hélène Lévesque-Barbès pour sa présence dans ma vie, son inspiration et ses relectures du manuscrit.

«La conscience ordinaire doit se plonger dans une eau purificatrice pour renaître à un autre niveau. L'accès à la vision est une expérience spirituelle intime...»

Éric Édelman

«Dieu voit toutes choses comme bonnes, parce qu'il voit l'harmonie intérieure derrière les oppositions apparentes. Mais les hommes séparent ce que Dieu a uni.»

Thomas Merton

À Yvette Terrien-Barbès,
la muse de mon enfance

LIMINAIRE

J'ai écrit ces textes du Diamant inconnu – contes, allégories, apologues, paraboles – sur une période d'une trentaine d'années, plusieurs comme Contes de Noël, d'autres à l'occasion de circonstances particulières.

Dans la plupart des cas, ils sont venus, ils m'ont été donnés. Quand l'inspiration se présente, je prends la plume ! J'écris la première phrase, sans savoir ce que sera la deuxième. Le fil du récit se dévide comme d'un fuseau de tisserande. Parfois le titre m'est suggéré en commençant, parfois plus tard.

Ces contes de guérison, contes de l'au-delà viennent d'un au-delà tout proche.

Ils parlent au même au-delà déjà vu et déjà senti
à l'intérieur de chaque être.

Ils parlent de cœur et d'âme.

Ils ouvrent à une démarche de prise de conscience, d'approfondissement et d'intériorisation progressive en direction de son être essentiel.

Ils parlent de la source de vérité en soi,
du sens de sa vie.

Ils suggèrent le contact avec son âme,
la prise de conscience de sa nature profonde,
de son unité intérieure, de ses capacités d'expression.

Ils convient à l'expression de la perfection de son être et de sa mission dans l'invisible.

Ils éveillent au goût de créer, de se créer, d'honorer son nom,
expression de son être,
vers l'accomplissement en la totalité.

En écrivant ces lignes devant l'océan, je compare ces contes à un tableau impressionniste dont l'image d'ensemble émergera lente-

ment au fil des lectures et relectures.

L'imagination pure y voisine le fantastique, le tout-simple côtoie le va-et-vient d'une marée montante et descendante.

Puis-je rester ne serait-ce qu'une minute ouvert, patient, accueillant devant cet instant unique de la fin des eaux-mortes, pour toucher à l'immuable vivant en moi ?

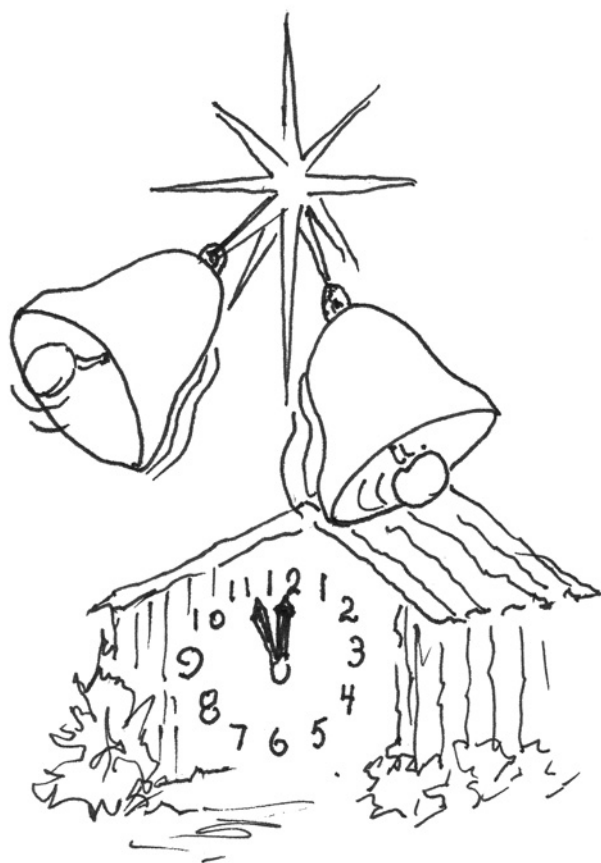
Instant de présence immobile où l'au-delà se dit, où l'on est plongé dans l'eau de la réalité intérieure !

*C'est ainsi que le Diamant inconnu, avec lenteur, douceur,
fermeté se révèle à qui n'exige rien !*

**Pierre Barbès
York Beach,
28 juillet 2008.**

TABLE DES MATIÈRES

Les deux cloches	15
Le flûtiste	21
Le goéland	25
Cédric et les deux boîtes	29
Le cerf-volant de Pédro	33
La réponse de la colombe	37
Cane et son canard	41
Le présent d'Amélie	45
Le regard de l'enfant	49
Diamant	55
Luciole	59
Naissance	66
Pierre	70
Lucia	75
Épilogue : le maître de vie	80



LES DEUX CLOCHES

Dreline, la mère de toutes les cloches, leur avait dit :

« Votre mission est unique. Voyez toutes ces personnes qui connaissent votre rôle et comptent sur vous. Je vous demande d'être attentives au temps. Le Temps, dont les minutes s'égrènent au fil des jours, est votre indicateur d'expression. »

— ...Indicateur d'expression... ? dit Tintinette, sans être totalement sûre de comprendre. Les mots se bousculaient dans sa tête. Peut-être la Mère-de-toutes-les-cloches a-t-elle dit : « indicateur de pression » ! Oui, cela aurait du bon sens. Bien oui, le temps est l'indicateur de pression, surtout dans le temps des Fêtes, à l'approche de Noël. Plus Le Jour approche, plus je sens la fièvre. D'où je suis, au haut du clocher, je vois les gens aller, venir, revenir, retourner aux magasins. Ils courent et ... savent-ils où ils vont et pourquoi ?

— Quand même, Tintinette, tu divagues avec ta pression. Nous, nous serions des indicateurs de pression ? Tu sais bien qu'elle a dit : Indique l'heure d'oppression. Nous sommes comme les gardiennes de phares. Notre rôle consiste à attirer l'attention du monde sur le moment où ils sont bousculés, tendus, hors d'eux-mêmes. Ou pire encore dominés par leurs propres démons intérieurs. Nous leur indiquons le moment où l'oppression les gagne et qu'ils ne se sentent plus libres...

Voilà quelques-unes des paroles que Tintinette et Gondinette échangeaient en revenant de chez « La Mère » comme elles l'appelaient. Elles n'avaient pas encore trouvé moyen de se mettre d'accord sur le sens de ces paroles qui leur paraissaient pour le moins énigmatiques : « Le temps est notre indicateur de ... pression, d'oppression ? » Ce n'était pas clair.

Elles sentaient une attente diffuse monter en elles et également chez tout ce monde qui passait près du carillon.

— Qu'est-ce qui nous habite ainsi ? dit Gondinette à son amie. Qu'est-ce que j'attends au juste ? Qu'est-ce que tout ce monde attend ? On s'occupe aux courses, en attendant ? Et nous, nous nous occupons à... nous poser des questions !

— Oui, et il faut dire que ce temps d'Avent... Hi ! Hi ! Hi ! Je viens de penser : l'Avent, c'est avant Noël ! Avent — avant ! Hi ! Hi !

— Toi et tes blagues ! ...Mais, pense-y. Avant, après, il est toujours question du Temps. La Mère nous a dit : « C'est le Temps qui est votre indicateur... » de quelque chose. Et je me rappelle qu'elle a dit d'être attentives au Temps, et que c'est en rapport avec notre rôle.

— Notre rôle ?

— Oui, ce que le monde attend de nous. Rappelle-toi : « Votre mission est unique » a-t-elle dit.

Gondinette essayait de se rappeler le message de la Mère-de-toutes-les-cloches : « Mission unique, gens qui comptent sur nous, attention au Temps, indicateur... » Et là c'était flou ! Son grand désir de comprendre créait en elle une sorte de ...pression. Son amie aussi réfléchissait.

— Restons calmes, dit Tintinette. Je reprends le tout. « La Mère » nous a dit que notre mission est unique. Mais elle n'a pas dit quelle est cette mission. Toi, Gondinette, sais-tu quelle est ta mission ?

— C'est bien simple : sonner. Rappelle-toi la chanson : « Les cloches sonnent, pour annoncer... »

— Y a-t-il quelque chose que nous devons annoncer prochainement ?

— Ben..., oui. Noël, les Fêtes, la naissance de l'Enfant. C'est ça notre mission unique ; c'est de carillonner pour annoncer la naissance de l'Enfant.

— D'accord, Gondinette, oui je sens que cela me parle beaucoup.

...Le grelot me démange, j'ai le goût de me mettre à sonner tout de suite.

— Aie ! Attend, ce n'est pas le temps, nous devons attendre le moment.

— Lequel ?

— Le moment de la naissance, voyons.

Aux alentours, l'atmosphère devenait de plus en plus à la fête : les deux cloches, toutes joyeuses, venaient de comprendre leur mission : sonner pour annoncer la naissance de L'Enfant. Mais les paroles de la Mère-de-toutes-les-cloches résonnaient encore en elles : « Soyez attentives au Temps indicateur d'expression ». Ces derniers mots étaient encore confus, mais...

— Gondinette, ...les gens nous regardent. C'est plein de monde en bas qui ont le nez levé vers nous. Que se passe-t-il ?

— ...Et je vois le carillonneur qui nous fait de grands signes. Veut-il quelque chose ?

— C'est bien clair, il veut nous entendre. Le moment du Temps serait-il venu ? Oh ? Je vois un homme en arrière, là-bas. Il vient de sortir de la maison. Il nous fait signe.

— Alors, exprimons-nous, sonnons, carillonnons. Si cet homme nous fait signe, c'est que l'Enfant est né. Allons-y.

Ding, dong, ding, dong, Gondnnn, drelin, tin, tin... Et les cloches de se faire aller à qui mieux mieux au rythme d'un *Il est né le divin Enfant* ou d'un *Les anges dans nos campagnes*'.

Après s'être bien exprimées, avoir sonné tout leur saoul, Tintinette et Gondinette s'arrêtèrent.

— Gondinette, que nous sommes distraites ! Tu te souviens de ce que tu viens tout juste de dire ?

— Quoi ? J'ai dit quelque chose ?

— Tu as dit : « Expressions-nous, sonnons ». Expressions-nous. C'est ça que la Mère a dit : *Le Temps est votre indicateur d'ex-pression*. Notre mission est de nous exprimer ! De nous exprimer selon ce que nous sommes : de sonner.

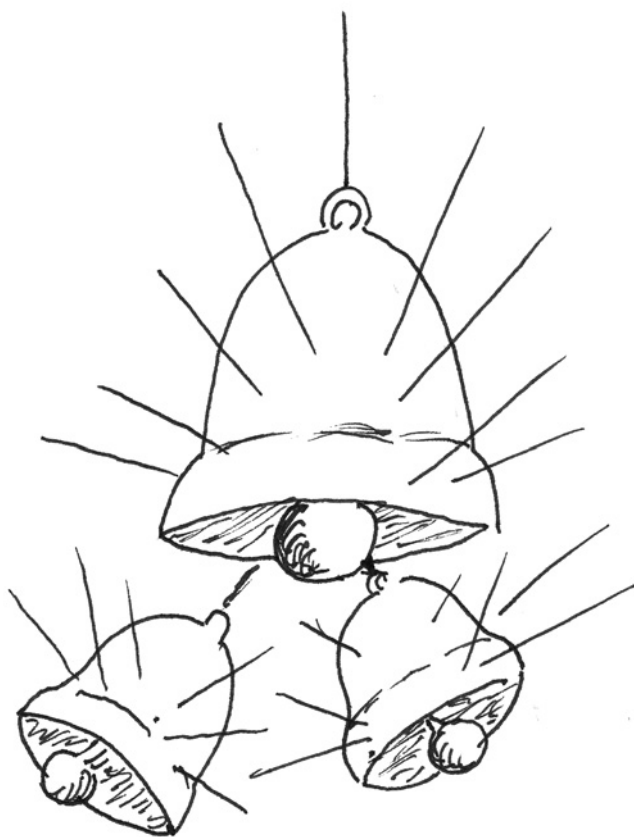
— Tu as bien raison. ...Et je pense au Temps là-dedans. Quand je suis attentive au Temps, je sens en moi la montée de l'attente et le sens qu'elle prend : faire de la place pour ressentir le moment de m'exprimer.

— Expression – pression. Ha ! Ha ! Ces deux-là sont sur une balançoire : quand l'une monte, l'autre descend ! Et je sens en moi beaucoup moins de pression depuis que j'ai sonné.

— Et moi qui croyais avoir compris « indique l'heure d'oppression ». Que c'est drôle ! Je n'en reviens pas. J'ai sûrement confondu ma propre pression causée par l'attente avec l'oppression que j'imagine toujours venant d'un autre.

En fait, les gens ne font pas pression, ils veulent seulement fêter la naissance de l'Enfant, et avec nous ! Nous sommes comme Jean-Baptiste, des annonciatrices de la naissance de tout enfant, ici, aujourd'hui.

Décembre 2004.





LE FLÛTISTE

Quand il est arrivé à l'école, Jean-Pierre a quelque peu surpris les autres, et davantage encore son professeur. Comme c'était la seule École de flûte de tout le pays, il était impossible –croyait-on– que quelqu'un sache jouer un tant soit peu de la flûte au moment de son entrée. Et, de toute façon, ses parents eux-mêmes pouvaient certifier qu'à leur connaissance, il n'avait jamais touché une flûte, ni même appris les notes de la gamme.

On dit même que la mère a posé la question « Quelle dame ? » quand il lui fut demandé si son fils connaissait la « gamme », au moment de l'enquête sur l'origine des dons de flûtiste de Jean-Pierre.

Toujours est-il que, lors du premier cours de flûte, Jean-Pierre fit sortir quelques sons de son instrument, puis, comme ça, improvisa un air auquel personne ne porta attention. Il plaçait déjà ses doigts correctement sur sa flûte. L'air était simple. Le professeur ne fut pas dupe. Il s'approcha en faisant taire les autres flûtes qui s'exerçaient tant bien que mal.

— *Où as-tu appris cet air-là ? Et puis, tu ne nous avais pas dit que tu jouais déjà.*

— *C'est la première fois que je prends une flûte dans mes mains, depuis que je suis arrivé. Je joue. C'est tout.*

— *Mais cet air, c'est une bourrée, écrite spécialement pour la flûte soprano. Et tu sais par qui ? et pour qui ?*

— *Mozart, je gage !*

— *... !!! Ça alors ! Mais où a-t-il appris ça ? Exactement, Mozart ! Cet air a été écrit par Léopold Mozart pour son fils Wolfgang Amadeus Mozart. Et toi, tu le joues, comme ça !*

L'événement fit évidemment le tour de l'École, et davantage. Jean-Pierre put vérifier l'exactitude de ce que son professeur avait dit dans le Livre de Musique.

Après quelques semaines de pratique, il faisait partie du groupe avancé. Ce ne fut pas long non plus avant que Jean-Pierre puisse jouer de la flûte alto. Quand un groupe voulait jouer un morceau à quatre ou cinq voix, Jean-Pierre pouvait chaque fois se joindre au groupe en jouant la partie de l'instrument pour lequel il n'y avait personne, tantôt la sopranino ou la soprano, tantôt la ténor ou la basse.

Parfois, il se mettait à improviser, sans crier gare ; sa musique créait un tel ravissement que tous s'arrêtaient pour écouter.

On remarquait chaque fois une atmosphère particulière dans le groupe, au cours de ces improvisations –que le professeur disait être tantôt du Corelli, du Telemann ou du Benda, tantôt du Bach ou du Vivaldi.

Le temps était levé, comme suspendu, la lumière devenait plus douce, plus présente, comme si les choses elles-mêmes et les personnes eussent émis un rayonnement. Plusieurs dirent ne ressentir aucune fatigue ou tension pendant et après ces moments, comme après une longue nuit de repos.

Après neuf mois, sa réputation était faite, à un point tel qu'on ne pensait à personne d'autre lorsque le mot flûtiste était prononcé. Il était devenu LE flûtiste. Des maîtres flûtistes vinrent d'autres pays pour le voir et l'entendre. On lui offrit un poste de professeur à l'École. C'était d'ailleurs inutile car, là où il passait en jouant de la flûte, plusieurs lui demandaient à tout coup s'ils pouvaient devenir ses élèves. Effectivement, il se choisit quelques élèves, sans toutefois accepter quelque offre que ce soit d'une école ou l'autre.

Il s'était à la longue tellement perfectionné qu'aucune flûte ne lui était étrangère : flûte à bec, flûte traversière, flûte de pan, queña, piccolo, ocarina et j'en passe. À l'entendre, on sentait un enthousiasme, un goût de jouer de la flûte comme lui. D'ailleurs, il encourageait chacun et chacune :

Ne vous imaginez pas que je sois seul à pouvoir jouer ainsi. Vous avez tous et toutes en vous les capacités pour faire ce que je fais. Jamais l'idée que je puisse être limité dans mon expression de flûtiste ne m'est venue à l'esprit. Je suis qui je suis, et c'est à moi seul de décider de me manifester.

Tous peuvent faire comme moi, et vous le ferez.

Je suis venu à la même École que vous pour vivre toute la vie des flûtistes. Ne me pensez pas différent ou supérieur à vous.

Déjà plusieurs jouent merveilleusement de leur instrument. Si vous jouez, c'est qu'un flûtiste se cache déjà en vous, avant même d'être grand flûtiste. Comment seriez-vous venus à l'École, si vous n'aviez pas déjà été flûtiste ? L'idée ne vous en serait même pas venue. Vous êtes venus retrouver qui vous êtes.

Chacun et chacune sentaient vibrer en soi des énergies insoupçonnées que la musique de Jean-Pierre réveillait. Plusieurs se mettaient à la tâche avec joie, ardemment. Les progrès apparaissaient vite.

— *Quand je suis arrivé à l'École, vous savez que déjà je savais jouer de la flûte ; en effet, avant celle-ci, j'ai déjà fréquenté une autre École pour apprendre. Ainsi en est-il pour chacun et chacune : vous étiez déjà flûtiste en arrivant à cette École, parce que vous étiez déjà allés à l'École. En quittant celle-ci, vous pourrez aussi aller d'autres fois à l'École ; ainsi de suite, d'École en École, jusqu'à l'expression parfaite du parfait flûtiste en vous.*

Peu comprenaient ces paroles-là, car tous étaient convaincus que leur École était la seule de tout le pays, et que Jean-Pierre n'était pas sorti de son village avant son arrivée à l'École.

On se mit alors à penser qu'il devait être le fils unique du grand flûtiste pour être doué ainsi de talents si exceptionnels.

Janvier 1981.



LE GOÉLAND

« Il m'a dit que je suis capable de voler haut,
Parce qu'en moi-même,
Il y a des cimes éternelles.
Et chaque fois qu'une cime intérieure a été explorée en moi,
Je puis la reconnaître
Lorsqu'elle se présente dans la réalité manifestée
au plan physique.

Je me rends compte aussi que mes ascensions de montagne,
Mes envols vers des hauteurs d'où je puis contempler
Des portions vastes,
Toujours plus vastes de l'univers
Me laissent soupçonner d'autres cimes éternelles non encore
explorées... »

Le vieux bouc avait raison...

Je suis tombé de haut
Quand j'ai entendu,
Reconnu devrais-je dire,
La sagesse couler de lui
Comme fleuves majestueux.

Car j'étais littéralement tombé sur lui
Lors d'une incursion
Dans les mondes intérieurs.

Au milieu d'un champ,
À flanc de montagne,
Il méditait –je l'aurais juré à son air énigmatique, mais très
présent.
Mais J'ai dû me raviser...

« *Contemplation est un mot plus approprié* », me dit-il
avant même que j'aie ouvert la bouche,
une fois revenu du choc du premier contact.
« Je contemple. Je me laisse habiter.
Je deviens peu à peu ce que je contemple.

J'ai toujours demeuré ici, sur ces montagnes.
Crois-tu pour autant que mes yeux
se soient habitués à ce spectacle
De verdure aux tons innombrables,
De rochers aux couleurs mouvantes,
De ciels vivants comme les tableaux d'un kaléidoscope ?

Je m'habitue à mon monde
quand j'ai tiré le rideau sur mon émerveillement intérieur,
dehors, les couleurs s'affadissent
quand je laisse les vitres de ma maison
se couvrir de poussières grisâtres.

La beauté de ces paysages changeants
est une eau abondante
qui me ressource et me vivifie :
eau de source venant de l'unique source intérieure,
celle que je porte au tréfonds de moi
Leur beauté infinie ne tient pas à ces tableaux eux-mêmes ;
elle tient à ma source intérieure de beauté, la seule source
qui ne tarit jamais.»

Je te le dis, j'étais devenu muet...
Et j'ai senti monter de mes profondeurs inconnues
Un torrent inattendu.

Le paysage auquel je n'avais pas, jusqu'alors attribué une beauté particulière, s'est illuminé. Les arbres, les feuilles, les nuages, les rochers étincelaient de mille feux insoupçonnés.

Tout m'apparaissait nouveau, resplendissant, exactement comme —j'aime en tout cas me l'imaginer— au sortir des mains du Créateur.

Cette lumière si douce, si brillante, si insistante, si discrète tout à la fois, m'inondait, me pacifiait, me réjouissait, m'emportait...

Combien de temps suis-je resté ainsi à contempler ? Une seconde ? Un millénaire ?

Le bouc lui-même resplendissait de cette douce lumière ;

Son regard avait quelque chose d'indéfinissable : tendresse, affection, sérénité.

Souriait-il ? Je le pensais, sans en être totalement sûr ; un sourire à la Mona Lisa, mais mille fois plus présent !...

Aujourd'hui, c'est bien davantage qu'un souvenir. J'ai la conviction d'avoir touché la vérité de mon être.

Je sais maintenant que toute beauté repose au plus intime de moi,

Que toute joie n'attend qu'un signal de ma part ! Pour couler de moi. Pour inonder toute circonstance.

Septembre 1980.



CÉDRIC ET LES DEUX BOÎTES

Un voyageur arrive dans un village où ses pas le conduisent.

Le premier enfant qu'il rencontre lui demande spontanément ce que renferment les deux boîtes qu'il tient précieusement attachées au bout de deux ficelles.

Sur un banc, il s'assoit, regarde l'enfant d'un regard plein de douceur.

— Quel est ton nom, mon ami?

— Je m'appelle Cédric.

— Le mien est Voyage et je viens dans ton village pour apprendre à vivre comme vous tous, ici. En vivant avec vous, en partageant votre vie, peut-être saurai-je grandir !

— Qu'y a-t-il dans tes boîtes ?

— Cédric, tu le verras dès que tu m'auras mené à tes parents.

Les yeux de l'enfant se rembrunissent et Voyage comprend qu'il a touché une corde sensible.

— Je n'ai plus de parents. Ils sont morts peu après ma naissance. Ceux qui sont mes parents ne sont pas mes parents. Je suis comme un étranger ici parce que mon cœur cherche toujours qui je suis, d'où je viens et pourquoi je suis ici, dans ce village... Pourrai-je quand même voir ce que contiennent tes boîtes, Voyage ?

Ce secret confié par Cédric et reçu par l'homme au regard plein de douceur semble les rapprocher. L'homme et l'enfant sont maintenant assis ensemble et un passant pourrait penser que ce sont là père et fils, confiants et aimants.

— Je vais te montrer ce que renferme l'une de mes boîtes. Il est impossible de connaître le contenu des deux en même temps. Tu dois cependant choisir laquelle tu veux connaître. Regarde-les bien et dis-moi ce que tu veux découvrir.

Alors, Cédric prend une boîte ; sur le dessus, il est écrit des mots qu'il lit, péniblement mais avec succès.

— «*Com...pré...hen...sion, pa...tien...ce, bonté, ac...cueil, ac...cep...tation, don*».

Il regarde Voyage, plein d'interrogations dans les yeux, mais ne dit mot. Il prend la deuxième. Il lit :

— «*Pou...voir, force, do...mi...nation, puis...sance, ordre, com...man...dement*».

Cette fois dans ses yeux les questions se multiplient.

— Que désires-tu découvrir, Cédric ? Le contenant que tu choisis t'apporte ce que tu désires. Qui es-tu ?

L'enfant hésite : il est visible qu'un combat se livre entre deux tendances, toutes deux présentes en lui. Il regarde l'une, puis l'autre, tend la main vers la première, puis vers la deuxième. Il tourne son regard vers Voyage et rencontre dans le fond de ses yeux une étincelle d'amour qui semble emporter sa décision.

— Fais-moi connaître la boîte de la compréhension. Il me semble que c'est ce dont j'ai le plus manqué.

— Cédric, dit l'homme avec un sourire d'une immense bonté, je te connais depuis à peine une heure que déjà je te nomme mon fils ! Viens et vois.

Alors Voyage dénoue doucement les attaches de la boîte, et soulève le couvercle. Un oh ! émerveillé retentit. Cédric contemple une colombe blanche, tranquille, placide et benoîte, semblant attendre doucement qu'on lui fasse signe. Voyage la prend et elle se juche sur

un doigt de sa main droite, pas du tout effarouchée.

L'enfant et la colombe se regardent en silence.

— Vois-tu, Cédric, tu attires à toi ce que ton être profond désire. De même que je porte en moi à la fois la compréhension et le pouvoir, la patience et la force, j'offre à qui me le demande l'un et l'autre trésor.

Et toi qui choisis, tu possèdes déjà en toi la bonté et la domination, le don et le commandement. Tu attires à toi qui tu es.

Le véritable puissant est celui qui est fidèle à son être profond, le vrai sage est celui dont les pensées sourdent de la source invisible, promesse d'une fécondité inouïe.

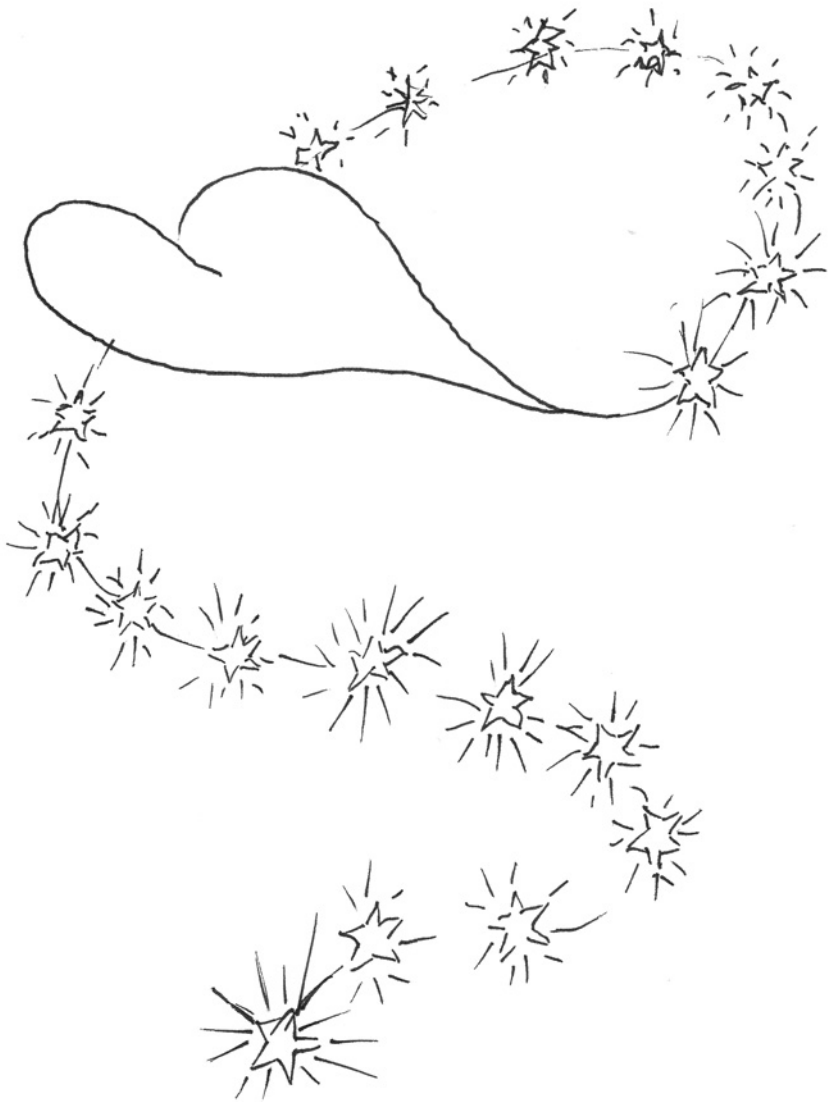
— Oh ! Oui, j'ai souvent entendu une dame du village répéter : «Le plus faible, c'est le plus fort, et le plus fort, c'est le plus faible». Aujourd'hui, je comprends que je suis faible si je me montre fort et dominateur envers les autres, car alors mes peurs me dirigent. Au contraire, je suis fort quand je suis maître de mes pensées et de mes doutes, que je passe inaperçu au service des autres.

— Cédric, tu exprimes la vérité de ton être profond. Tes paroles sont celles de la sagesse et de son Esprit. Tu as choisi la douceur ; c'est la clé secrète de la Vie.

Allons, fils de la douceur, allons vivre ensemble avec le cœur le message de la colombe !

Et ils partent tous les deux vers le cœur du village...

Juin 1987.



LE CERF-VOLANT DE PEDRO

Pedro était un habitué des cerfs-volants. Dès qu'il en voyait un, il pouvait aussitôt discerner s'il s'agissait d'un cerf-volant à un ou deux brins, s'il pouvait faire des huit dans le ciel, s'il pouvait monter rapidement, s'il avait l'envergure pour les hauteurs, s'il pouvait demeurer immobile, stoïque dans le vent, comme un gendarme en sentinelle.

Ce jour-là, comme lui, une petite foule était là, les yeux rivés vers le ciel. Chacun arborait un sourire ébahi et heureux. Celui d'un enfant émerveillé.

«Enfin, disait le cœur de chacun, mon âme va pouvoir prendre un peu de liberté sur les ailes d'un des cerfs-volants qui aujourd'hui, seront mes étoiles filantes, mes nuits étoilées, mon étoile polaire du midi. Je vais pouvoir respirer au gré des évolutions du plus beau qui m'émerveillera sans cesse et portera au loin mes rêves.

J'ai tellement besoin de liberté, disait le cœur de chacune.»

Ainsi parlait le cœur de la foule les yeux rivés sur les cerfs-volants ondulant au gré des vents de cet après-midi ensoleillé. Le fleuve lui aussi regardait les cerfs-volants, et il les enviait, car son lit était fixé de toute éternité, lui, le fleuve aux eaux tantôt-tranquilles-tantôt-tumultueuses. Il enviait le vent de pouvoir aller où il veut, de pouvoir se jouer des nuages et de la neige, et surtout des colorés cerfs-volants inattendus.

Il les enviait, lui le fleuve au long cours...

Peu à peu, à mesure que le temps passait, que les oh!, que les ah!, que les hon! résonnaient en chœur ou en solos, le cerf-volant que tous admiraient pour sa luminosité, sa prestance, son calme, son assurance, ses couleurs, et surtout pour ses évolutions lentes et

imprévisibles, mais tellement délicates... Ce cerf-volant, par sa discrétion et son endurance, en vint à être le seul qui tint le ciel, le seul à occuper toute la place. On aurait dit que c'étaient les regards de la foule qui le maintenaient en place.

Depuis plusieurs heures, maintenant, les gens semblaient boire au cerf-volant et à ses ébats célestes.

Une sorte de magie s'était opérée entre le vent, la foule et le cerf-volant ; plus le temps passait, plus la complicité augmentait entre ces trois complices du ciel, sous le regard du fleuve au long cours. Une lente respiration faisait monter et descendre les têtes et les regards.

Comme sous la baguette hypnotique d'un chef invisible !

Il en avait fallu des efforts, des reprises, des doutes sur l'issue de cette séance, avant que la complicité ne s'accomplisse, que le rythme de la respiration se soit harmonisé, que la baguette ait créé cette unité impalpable.

Chacun savait au fond de son cœur que, dans le cerf-volant, se jouait quelque chose de sa propre vie. Il représentait la liberté de son âme conquise à travers tant de brumes et de tempêtes. C'est comme si chacun soupçonnait sans pouvoir le dire clairement que le cerf-volant parlait de lui et de son intimité la plus secrète, celle de ses aspirations à l'absolu.

C'est comme si chacun entendait dans le claquement du vent sur les ailes du cerf-volant des mots d'amour de son cœur à son âme.

Le cerf-volant était devenu pour chaque âme de cette foule au regard rivé au ciel, l'expression inattendue de son être profond.

Chacune se sentait liée aux autres par une sorte de magie qui la soulageait de ses scories, qui lui donnait le goût d'être simplement

elle-même, de ressentir une compassion nouvelle pour son corps, son cœur et son esprit.

L'aventure du cerf-volant était devenue pour la foule le lieu où l'âme agit, où elle est en contact avec la source de son inspiration, où elle se reconnaît comme fille de la Vie immense. Ses peurs rabougries semblaient lavées, envolées, dissipées. Il lui semblait que plus rien ne pourrait jamais lui faire baisser la tête à nouveau, sans que ce ne soit un geste de profonde liberté amoureuse.

Le cerf-volant de Pedro tenait ainsi le ciel, depuis au moins... Au fait depuis combien de temps? Nul ne pouvait le dire. Le temps était comme suspendu, en osmose avec l'espace. La patience était devenue une expérience unique : celle de vivre le temps et l'espace comme le lieu de l'éclatement des barrières, des peurs et des fausses perceptions devenues croyances tyranniques.

Quand lentement le cerf-volant s'arrêta, c'est dans un silence profond et respectueux que la foule l'accueillit. Personne ne dit mot. C'est le cœur de chacune qui parlait en elle. Il parlait d'une expérience unique de l'âme qui a compris un peu plus l'amour. Les gens se regardaient sans mot dire comme s'ils s'étaient toujours connus. Et quand on se connaît, la parole est parfois un obstacle.

Dans son cœur, chacun savait que le retour chez soi lui ferait vivre une nostalgie de ces instants uniques de communion à la magie d'un cerf-volant. Chacune savait surtout que le cerf-volant avait gravé en son âme une certitude :

«J'ai depuis toujours au plus profond de moi,
un cerf-volant unique qui ne me quitte jamais.
Maintenant, je le sais, je l'ai vu, je l'ai senti,
J'ai communiqué à sa magie. Je sais désormais que c'est là que l'âme agit».

Mars 2000.



2008.10.06

LA RÉPONSE DE LA COLOMBE

Un jour de plus dans ce village-fantôme ! À vrai dire, il ne ressemble plus à ce qu'il était quand nous sommes arrivés. Nous l'avons aménagé. Il est vivable, sans plus. Quelle vie !

— Ce n'est pas la vie, c'est notre malheur. Pourquoi les enfants ne nous croient-ils pas ? Nous leur avons tellement raconté pourtant avec force détails et enthousiasme, le bien-être et le bonheur de la maison paternelle.

— Nous, nous nous sommes rendus jusqu'ici un peu sur un coup de tête, par goût d'indépendance, à l'aventure. Nous étions franchement perdus : pays inconnu, désert hostile. Trouver ces baraques pour la nuit, c'est devenu une nuit sans fin. Nos velléités de retour jamais réalisées. La venue des enfants qui maintenant veulent rester : pour eux, c'est un paradis. Ils n'ont rien connu d'autre.

— Comment peuvent-ils penser que nous sommes seuls dans l'univers ? Même à l'âge d'être parents eux-mêmes, ils ne peuvent croire que nous avons nos propres père et mère. À les entendre, nous sommes venus ici par génération spontanée, par évolution qu'ils disent !

— Je ne suis pas prête à leur jeter le blâme. Nous étions nous-mêmes tellement révoltés quand nous sommes partis de la maison. Que penses-tu que nous leur ayons légué ! Révolte et incrédulité ! Maintenant, l'expérience nous a ramollis. Serait-ce un peu de sagesse ? Et nous souffrons de les voir si pareils à nous. Pouvions-nous récolter autre chose que ce que nous sommes ?

— Maman, maman ! Regarde ce que j'ai trouvé.

— Oh ! Jacques ! Tu m'as fait sursauter. Montre. Qu'est-ce que c'est ?

— Un oiseau. Il est descendu sur moi, comme pour me donner quelque chose. Je jouais dans le jardin... à enlever les mauvaises herbes. Il s'est laissé prendre. Regarde ses yeux : si doux ! On dirait qu'ils veulent nous parler.

— Oui, il est comme toi, mon Jacquot, si doux !

— Oh ! mais regarde sa patte, quelque chose y est attaché. Un message peut-être ?

— Vas-y délicatement en le déroulant.

— Ce sont des dessins. Il y a une maison, une grande maison. Le soleil. Un papa et une maman. Ils sourient, ils tendent les bras. Et puis des arbres. Et plusieurs personnes parmi les arbres. On dirait qu'elles se dirigent vers la maison.

— Montre-moi, fiston... Hélène, cette maison ! Regarde, c'est chez nous...

— Pierre, qu'as-tu ? Pourquoi ces sanglots ? Allons, allons calme-toi. ...Je te dis ça, mais je puis à peine retenir mon émotion moi aussi. Donne-moi la main, mon Pierrot. Jacques reste tout près, ici.

— Maman, pourquoi papa pleure-t-il ?

— Jacques, je suis tellement bouleversé. Hélène et moi parlions justement de la maison. Et voici que toi, bon et simple, pur comme cette colombe, tu arrives avec son message. Sans avoir jamais vu la maison, tu l'as reconnue sur ce dessin. Tu as deviné que l'homme et la femme du message sont un papa et une maman : ce sont eux qui envoient ce message. Leurs bras sont toujours ouverts. Nous avons pensé si longtemps qu'ils nous en voulaient pour les avoir quittés en catastrophe. Et ce papier... Dans les grandes circonstances, à la maison, c'était le papier que nous utilisions pour les invitations, pour les remerciements.

Mon Jacquot, ces gens parmi les arbres, tu sais qui c'est ?

— C'est nous, papa !

— Oh ! Oui. Tu vois, nous ne sommes pas sortis du bois encore. On nous attend ! ...La colombe ! Avec toute cette émotion, nous sommes en train de l'oublier. Donne-la-moi, doucement. « Tu nous as trouvés. Et le petit, tu l'as reconnu, on dirait, pour t'être laissée prendre si facilement. Mission accomplie, ma belle ! Tu ne retourneras pas bredouille. »

Jacques, va vite chercher tes frères et sœurs. J'ai de quoi à vous dire à tous. Hélène, es-tu d'accord ? Tu devines la réponse que nous allons donner.

— Pierre, je suis prête.

Ho ! vous voilà tous et toutes. Ovide, Louise, François, Suzanne, Wynanne, Johanne, Stéphane. Assoyez-vous.

— Nous venons tout juste de recevoir un message... Regardez Vous savez, comme nous, que ce n'est pas le premier. Mais, cette fois, Hélène et moi sommes décidés. Et je crois que Jacques, notre dernier, nous accompagne.

— Il n'y a rien de neuf dans ce papier. Toujours le même dessin. Pourquoi lui donnes-tu toute cette importance ? Tu vas encore nous demander si nous partons avec toi, pour un pays illusoire, qui n'existe pas. Une lubie que ta peur de la solitude a créée de toutes pièces.

— Écoute-moi, Stéphane, je n'ai pas fini. Aujourd'hui, je ne veux vous convaincre de rien du tout. Aujourd'hui, vous êtes libres, je vous laisse complètement libres de m'écouter, de nous faire confiance, à Hélène et moi, de croire ce que nous vous apportons. Vous êtes tous libres de décider de venir avec nous, pour retourner à la maison paternelle et maternelle.

C'est une aventure, d'accord. Le voyage de retour sera long et pénible. Beaucoup moins cependant que ne le fut notre trajet pour venir ici. Nous nagions alors dans l'illusion de bâtir un monde loin de chez nous, où tout serait évidemment mieux, où nous serions libres de faire à notre guise. Hélène et moi avons connu la maison, avant de nous séparer d'eux. Nous savons de quoi nous parlons, même si nous avons contribué pendant si longtemps à vous maintenir en même temps que nous dans cette illusion que nous pouvions vivre séparés de nos origines. Aujourd'hui, nous avouons clairement notre erreur. Nous vous demandons à tous et chacun de nous pardonner : nous vous avons induits en erreur. Aujourd'hui, notre volonté est désormais fixée : nous partons. Nous retournons. Nous avons choisi de dire oui à ce message on ne peut plus clair. Chacun et chacune de vous a un choix à faire. Si vous voulez venir avec nous, nous en serons profondément heureux. Si vous vous séparez de nous, nous vous respecterons. Nous en aurons le cœur brisé ; votre liberté est plus importante.

— Papa, je ne veux pas te faire de peine. Je viens avec toi et maman.

— Je sentais à l'avance ton geste, mon Jacques. Tu as le cœur pur et libre. Il te fait voir au-delà de cette illusion du visible immédiat. Dernier arrivé, tu es le premier à me faire renaître. Viens sur mon cœur. C'est dit. Hélène, Jacques et moi, nous partons demain matin à l'aube. Allez méditer ces paroles et prenez votre décision. Chacun et chacune, nous désirons vous voir retourner avec nous...librement. Je vais à l'instant rédiger la réponse que la colombe ramènera à la maison, pour annoncer notre retour. Ce sera un dessin, aussi : un oiseau tenant plusieurs fils dans son bec; des personnes ayant en main l'autre bout de chaque fil, le sourire aux lèvres.

5 juin 1983.

CANE ET SON CANARD

Cane aimait beaucoup son «petit» canard, son compagnon de vie. Elle aimait cependant davantage et par-dessus tout sa liberté d'aller et faire comme elle voulait, car c'est ce qui la faisait vivre. Aimer sans vivre était pour elle une absurdité, davantage une impossibilité. Quand son Canard bien-aimé voulait ouvrir le sentier et lui ordonner de marcher à sa suite, dans ses traces, elle acceptait parfois mais soupçonnait que ce n'était pas ça la vie, sa vie.

*«L'univers de l'amour n'est-il pas assez grand et large
pour que nous marchions côte à côte
vers une belle mare pour nous y ébattre ensemble,
ou même que nous prenions chacun notre sentier
pour parvenir à la mare,
et y faire nos arabesques créatrices,
nos plongeons et nos étincelles,
ensemble et chacun à sa façon,
c'est selon ?».*

Elle s'habitait de ces questions et de quelques autres sur l'amour, la liberté et la vie. Ce canard au cœur de caneton que la vie lui avait donné comme compagnon lui était cher au cœur; mais pour aimer, il lui fallait être en vie... Aussi, se promit-elle de demeurer fidèle à son être profond qui clamait et réclamait la liberté et la vie.

*«Si mon chéri veut sacrifier
ma liberté à sa protection et à une soumission empoisonnante,
je devrai, hélas!...»*

Et sa promesse s'arrêta là. Que devrait-elle... ? Elle croyait l'amour plus fort que la mort, et à sa liberté innervée par l'amour. Alors, sa promesse s'arrêta là.

Un jour que le sentier était particulièrement étroit et difficile, et que son Canard préféré, toujours prompt à l'aventure et aux explorations,

la devançait ...ou s'apprêtait à ouvrir la route en lui recommandant de marcher soigneusement dans ses pas, elle sentit un grand vent, une bourrasque, un début d'orage quoi ! bousculer le paysage. Pouvait-elle s'aventurer ainsi dans l'inconnu, sans voir la route, sans avoir son mot à dire dans la création de son destin menant à quelle mare ? Tout était inconnu. En un éclair, sa promesse lui revint, et l'immobilisa sur le bord du sentier. Rien à faire, elle ne pouvait plus mettre un pas devant l'autre.

Canard ne fut pas long à constater qu'il marchait seul, sans être accompagné. Il revint sur ses pas, trouva sa cane songeuse, triste, assise au bord du sentier. En silence, il s'assit à ses côtés, la regarda doucement, surpris, la croyant indisposée ou même malade. Son propre univers vacilla, car il ne pouvait imaginer faire sa vie seul, sans Cane : «Que deviendrai-je si elle ne peut me suivre ? Qu'advient-il de nos arabesques ?...»

Cane parla, sans reproche. Elle ne fit que raconter son histoire intérieure, celle de sa liberté, de son amour et de sa vie. Exceptionnellement, Canard ne dit mot ; il ne pouvait en effet mot dire devant un tel aveu de simplicité et d'attachement dont chaque phrase de Cane était serties.

Et c'est en se racontant à Canard que Cane comprit quelle était réellement sa promesse : «...je devrai... lui ouvrir mon cœur et lui raconter mon histoire, mon idéal, ma vie.»

*«Je devrai, pensa-t-elle partager ma soif avec lui,
plutôt que le laisser boire seul à la source.
Et alors, peut-être pourrons-nous boire ensemble,
chacun de notre côté, chacun pour soi,
l'un à côté de l'autre...»*

Quand ils se relevèrent pour continuer le chemin, le sentier n'était plus tout à fait le même. On eût dit qu'il s'était élargi, on ne sait par quelle magie. On ne s'accrochait plus dans les épines, et l'on pouvait même marcher côte à côte. Si le sentier rétrécissait parfois, Canard consultait Cane pour s'entendre avec elle sur qui passerait le premier. Et chose curieuse, un arc-en-ciel lumineux sillonnait le ciel rafraîchi.

19 novembre 1992.





LE PRÉSENT D'AMÉLIE

Lorsqu'elle reçut son Présent, Amélie était tellement excitée à la vue de tous ces paquets qui jonchaient le pied de l'Arbre qu'elle en oublia de déballer le sien. Elle le glissa dans sa poche.

En ce temps-là, les enfants portaient de superbes blouses richement décorées, dotées d'une poche cousue et bien dissimulée sur la poitrine. Un peu comme cette poche confortable des mamans kangourou, elle pouvait contenir leurs plus beaux trésors. Et les enfants ne se privaient pas pour y mettre toutes sortes d'objets qui leur étaient chers.

Toujours est-il qu'Amélie reçut d'autres cadeaux qu'elle s'empressa de développer et, dans l'excitation de la fête, elle oublia ce premier Présent. Bien plus tard, quand la fête fut terminée, qu'elle eût mangé tous les gâteaux qu'on se permet quand c'est fête, qu'elle se fut rassasiée de bonbons et de jus de toutes les couleurs, elle s'endormit tout habillée, entourée de ses cadeaux, comblée.

Et elle rêva.

*Un rêve de Noël avec des Arbres gigantesques, rutilants de fête,
des montagnes de cadeaux, des milliers d'enfants tout sourire,
des fées pleines d'étoiles.*

*Amélie folle de joie cherchait un cadeau à son nom,
le cœur battant d'espoir.*

*Comme dans tous les rêves fantastiques,
il se passait quelque chose d'insité :*

*les arbres, les cadeaux, les enfants, les fées volaient dans les airs
comme en un ballet céleste que font les aurores boréales. Chaque
fois qu'Amélie voulait saisir un cadeau, ses mains tendues se
refermaient sur un paquet multicolore qui s'évanouissait comme
une bulle de savon. Chaque fois qu'elle était sûre enfin ! de tenir*

un cadeau bien réel cette fois, le même manège survenait. Mais curieusement, pour garder l'équilibre tout au long de cet étrange ballet, elle constata que ses mains étaient ramenées spontanément au niveau de sa poitrine, près de son cœur.

Ce jeu d'un rêve de Noël durait depuis un bon moment lorsqu'elle prit conscience qu'il lui était de plus en plus difficile de détacher ses mains de sa poitrine pour chercher à attraper un cadeau...

Et elle s'éveilla ...les deux mains sur sa poitrine, comme cherchant à protéger le Présent que contenait la grande poche de sa blouse.

Le contact avec son Présent oublié la réveilla tout à fait. Dans le salon, seul l'Arbre était resté allumé. Tout était silence dans la maison. Même si elle se croyait seule, ne voyant personne, une impression subtile demeurait, comme si quelqu'un était là près d'elle.

Amélie sortit le Présent de sa cachette et regarda la petite carte indiquant à qui le cadeau était destiné. Elle ne vit pas de nom mais sa photo. «C'est bien moi», pensa-t-elle. Le papier enveloppant son Présent était très léger, comme de la soie, d'un rose bleuté. Délicatement, elle l'ouvrit sans endommager son papier.

Ce qu'elle découvrit la laissa curieuse et perplexe. C'était un miroir, cette sorte de miroir à la glace très brillante, comme cristalline, au cadre large et sculpté dans un bois de rose.

Et Amélie regarda dans le miroir. Ce qu'elle y vit la remplit d'étonnement. C'est bien elle qu'elle voyait mais pas celle qu'elle était habituée de voir dans les miroirs ordinaires. La peau de son visage était comme diaphane, ses joues rosées, ses lèvres entrouvertes, comme prêtes à parler. Elle se regarda les yeux et eut peine à les reconnaître tant ils étaient différents.

Et tout se mit à bouger avec une douceur et une présence qui l'émurent jusqu'aux larmes. Le rayonnement qu'elle voyait surgir de son image créait en elle une joie immense. Elle eut l'impression d'être regardée par l'Amour même, tant ce regard reflétait la bonté, l'acceptation et la compassion. Était-ce bien elle qui se regardait ou était-ce quelqu'une d'autre ?

Ce spectacle si étrange prit lentement des tons plus familiers de souvenirs lointains, très lointains. Elle se souvint des instants précédant sa naissance, au moment où la Lumière lui avait été donné. « Tu es fille de Lumière » lui avait-il été dit à l'oreille. Ces paroles presque chuchotées étaient devenues un secret. Son secret que le temps avait enseveli au plus profond d'elle-même.

En ce Noël d'aujourd'hui, ce Présent lui était redonné. Au-delà du miroir, c'est la Lumière qui se redonnait à elle dans les yeux de celle dont le miroir lui renvoyait l'image. Longtemps oublié, le Présent qu'elle portait dans son cœur lui était rappelé, un Présent qu'elle avait toujours porté en elle. Davantage, un Présent qui était elle.

Puis la même voix qui lui avait chuchoté son être il y a si longtemps se fit entendre à son cœur :

*« Ma lumineuse Amélie, comme tu vois,
je suis toujours en toi et avec toi.
À l'origine, j'ai partagé avec toi qui je suis.
Je suis Lumière. Tu es ma fille bien-aimée.
Je t'aime.*

*Ce miroir est le moyen que prend mon Amour
pour te redonner à toi-même qui tu es aujourd'hui.
Joyeux Noël! »*

Amélie ferma les yeux, son miroir bien serré sur sa poitrine. Les larmes coulaient de ses yeux, larmes de joie, de bonheur, d'exaltation. Son cœur battait à tout rompre, envahi par tant d'Amour.

Lorsqu'elle ouvrit enfin les yeux, le jour était arrivé. Elle se sentait tellement reposée, énergisée, prête à dire « oui » à ce que ce nouveau jour lui apporterait.

Et cette subtile présence, tout près d'elle, s'approcha : ses parents étaient là. Elle leur sauta au cou et les serra bien fort, sans un mot...

Décembre 2001.



LE REGARD DE L'ENFANT

La première chose qu'il vit en naissant, ce fut le visage de la mère, une fois les turbulences du passage terminées. Dans ce visage, il remarqua quelque chose d'indéfinissable, une présence intense, une douceur infinie, une bonté immense. Ce « quelque chose », tout indéfinissable qu'il fut, lui procura une détente immédiate qui le fit sourire.

Il remarqua alors une autre présence, près, tout près de sa mère : une barbe assez jeune qui s'activait à installer le petit lit improvisé. Cet être lui parut nerveux, légèrement inquiet, cherchant à tout prévoir pour que chacun soit confortable. Et leurs regards se rencontrèrent : le père s'arrêta devant le regard serein et curieux de l'enfant.

— « Marie, tu as vu ce regard intense du petit. J'ai l'impression qu'il suit tout ce que nous faisons, qu'il participe, et même qu'il comprend. ...Quelle Merveille ! ...Ce qu'il te ressemble ! »

— « Oui, mon Joseph, tu as raison ; je sens également cette communication avec lui. Et le voilà qu'il sourit comme s'il était content d'être inclus dans cet échange. Regarde comme il gesticule. C'est sa manière de nous parler. »

Joseph prend simplement les deux mains de l'enfant et les tient en silence. Leurs regards sont maintenant rivés l'un à l'autre. Une douce énergie parcourt le corps de Joseph, comme la rivière pétillante d'une journée ensoleillée.

— « Joseph, c'est curieux ce qui nous arrive. Quand je portais l'enfant en moi, je parlais souvent avec lui. Je lui racontais ce que je savais de lui par nos Écritures. Et tu sais, ce n'était pas qu'un monologue. Il me répondait. Je me suis habituée à sa voix toute menue, mais bien distincte celle de mes pensées, celle de mon intuition,

Celle de mes propres voix intérieures

Chut ! il parle à nouveau... il TE parle. Il dit :

— « Cher papa, si je suis venu aujourd'hui avec vous deux, c'est que vos cœurs m'avaient accueilli bien avant que je prenne corps dans ma mère. Nous sommes faits tous de la même substance ; je me retrouve en vous, vous vous reconnaissez en moi, chair de votre chair, pensée de vos pensées, âme de vos âmes, esprit de vos esprits, tous du Grand Esprit UN en nous. »

— « Mon chéri, je t'ai toujours appelé Jésus en te parlant, pendant ces neuf mois. Tu semblais aimer que je te nomme ainsi. »

— « Maman, toi qui m'as tant appris déjà, tu connais ce que je veux faire ici sur Terre. Mon nom dit ma mission. Ieshouah est celui qui a beaucoup fréquenté Dieu, dans une infinité d'expériences. Tellement que je suis prêt à vivre avec vous la manifestation complète de qui je suis. »

— « Qui es-tu mon chéri ? Comment veux-tu te dire à cette Terre que tu viens habiter ?

— « Je suis la manifestation de l'Amour. Je rends visible l'UN, qui a tellement été oublié, galvaudé. Je veux me dire en faisant ce que je fais présentement avec toi maman et toi papa, en étant tout là, tout ici. »

— « Mon fils, dis-moi en quoi cela sera d'un secours pour mes concitoyens du monde, qui semblent –et nous avec– se satisfaire de cette vie quotidienne avec ses hauts et se bas, ses bonheurs et malheurs. »

— « Cher papa, as-tu déjà regardé profondément dans les yeux, tes frères et sœurs humains ? Intensément. Longuement. Tu y trou-

veras une inquiétude, une préoccupation, une détresse, une question, je dirais une demande, un espoir.

— « Euh ! à ce point regardé, je ne me souviens pas. »

— « Oh ! moi, il m'est arrivé de le faire, quelques fois, un peu par inadvertance. Mais les humains cachent bien leur jeu. Ont-ils peur d'être déçus de ne pas trouver la tranquillité, à regarder franchement leur quête d'espoir ?

— « Je veux manifester complètement qui je suis en les regardant dans les yeux, tout au cours de ma vie, franchement, sans détour, sans fuite, sans peur. L'Homme a une soif immense d'être vu et reconnu, par un regard franc et direct. Voyez-vous, je sais d'expérience, que mon regard dans lequel je rends présent tout mon être, éveille chez celle qui le soutient son cœur endormi. Mon regard porte la grande énergie créatrice des origines. Je n'ai pas oublié nos origines. Je recontacte la personne dans ce qu'elle est, et qu'elle a tellement et depuis si longtemps oublié. Chacune se sent, par moi, remise en relation avec elle-même. »

— « Et elle découvre quoi, en elle ? » demande le papa.

— « La réalité : sa vérité. Elle se trouve réconciliée avec ce qu'elle rejetait ou ignorait d'elle-même. Elle redevient UNE en elle-même et avec qui l'entoure. Je viens pour créer, ou plutôt recréer en chacun et entre nous l'Unité primordiale oubliée. C'est là la signification de mon nom Ieshouah : Dieu sauve. Vous comprenez maintenant de quoi Dieu sauve : de l'ignorance de notre unité avec l'Amour ! »

Joseph fit un « Oh ! » de surprise. Il venait de comprendre...

Il s'approche encore plus près de l'enfant que tient la mère, lui prend à nouveau les menottes, délicatement. Les yeux de l'enfant le fixent, il soutient ce regard si neuf.

— « Mon cher enfant, mon fils, mon cœur est très ému de ce merveilleux cadeau que je viens de recevoir de toi. Déjà tu m’enseignes. Je veux te dire ceci : Je serai toujours avec toi et près de toi, tout le temps que Dieu nous donnera ensemble. Tu pourras toujours compter sur moi pour te soutenir dans ta mission, notre mission, n’est-ce pas ! »

— « Mon très cher époux, je suis moi aussi bouleversée par ces paroles de Jésus, et par ton serment. En moi, une grande détente prend place. Depuis ces neuf mois, j’ai dû tellement attendre face à un inconnu dont je ne devinais presque rien : je me sentais bien seule. Pas dans ma foi en mon Dieu Très Présent, mais je ne savais pas comment comprendre tout ceci. Aujourd’hui, je suis Joie et Plénitude. Nous sommes ensemble pour notre fils.

... Jésus, je suis tellement heureuse de te serrer... tout contre moi. »

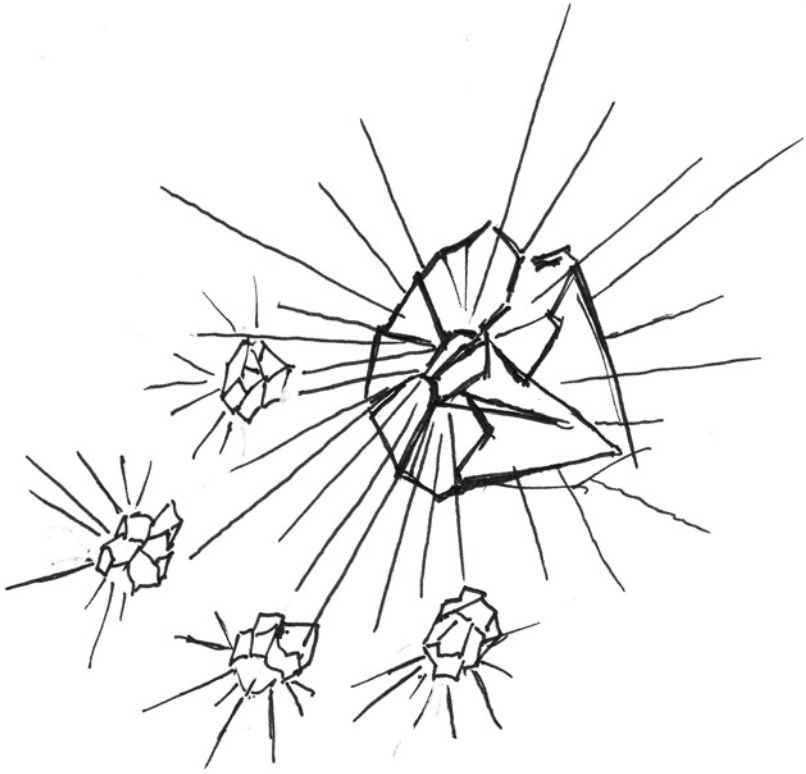
Un bruit ! On entend approcher comme un chuchotement, des voix.

— « On vient, Marie... Jésus, je t’aime. Merci. Merci. Marie, je t’aime... Je vais voir. »

Et Marie entend Joseph qui dit : « Oui ! Oui ! Il y a environ une heure. Je crois que l’enfant dort maintenant. Venez, doucement ! Entrez ! »

Décembre 2007.





DIAMANT

Comme font certains parents pour trouver le nom à donner à leur enfant, Pierre et Jeanne avaient médité et consulté en esprit l'enfant que Jeanne portait depuis plusieurs mois. Ils savaient que le nom exprime l'être profond de l'enfant, sa voie, sa destinée, et d'une certaine manière, le cadeau qu'il apportera à la Vie.

Dans le silence, au cours d'une de ces méditations, les deux reçurent la vision d'un halo de lumière au centre duquel se détachait nettement un objet qui se précisa peu à peu. Un diamant apparut : gros, étincelant, aux innombrables facettes bien ciselées, d'où semblait émaner une douce lumière rosée. Ce fut tout.

Ils ouvrirent les yeux et mirent en commun cette vision, étonnés de l'avoir eue simultanément. Et le temps passa.

Quand l'enfant naquit, dès le premier regard sur ses parents, ceux-ci comprirent que leur enfant cherchait à leur dire quelque chose. Son regard était limpide et lumineux, intense et plein d'amour. C'est la mère qui remarqua la première une petite lueur rosée au fond des yeux de son enfant.

— Pierre, te souviens-tu de cette vision que nous avons reçue il y a quelque temps ? Le Diamant ! Le regard de notre enfant m'y fait penser... Il est notre pierre précieuse. Pourquoi ne l'appellerions-nous pas Diamant ?

—...Regarde, Jeanne, regarde, l'enfant sourit. On dirait qu'il a compris et qu'il nous approuve.

C'est ainsi que Diamant reçut son nom. Les circonstances étonnantes de cette vision et de la naissance étaient évidemment un sujet de conversation inépuisable pour les parents et l'entourage.

-o-o-o-

L'enfant grandit. Et d'une certaine manière, à cause de son nom, on se mit autour de lui à le considérer et se comporter comme s'il était doué des qualités du diamant. Il faut dire que plusieurs ressentait à son contact l'impression d'entrer dans une aura d'amour et de compassion, comme s'ils devenaient eux-mêmes aux yeux de Diamant, uniques au monde. Le regard de cet enfant ne laissait personne indifférent. On se sentait meilleur à être regardé par lui —même furtivement.

À la garderie où il passait quelques heures par jour, les éducatrices avaient vite remarqué que son arrivée créait dans le groupe d'enfants un phénomène particulier : les enfants s'arrêtaient de courir et crier pendant quelques secondes, puis continuaient leurs jeux. Cet arrêt était si bref qu'il fallait être vraiment attentif pour s'en rendre compte. Cependant, tout le temps que Diamant était sur place, les enfants étaient plus calmes, coopératifs et éveillés. Ces observations ne manquèrent pas d'étonner grandement les éducatrices et les parents.

Cependant, l'événement qui fit le tour du petit pays où Diamant était né et vivait est le suivant. Une petite fille avait fait une mauvaise chute en jouant et semblait très mal en point : elle reposait sans connaissance et c'était l'émoi. On avait appelé le 9-1-1.

Diamant arrive sur ces entrefaites et voyant la petite fille étendue, se dirige vers elle et appuie son front sur la poitrine de l'enfant. Cela semblait tellement amical et spontané qu'on le laissa faire. Quinze secondes, trente secondes passent. Diamant paraît très concentré, immobile...

Et il se relève et demande à la petite : « Viens-tu jouer avec moi ? » Et voilà qu'elle bouge, ouvre les yeux, se relève et veut aller jouer. On la retient, ébahis. On vérifie si tout va bien. Les ambulanciers font un examen sommaire et... donnent leur OK.

Peu comprennent ce qui s'est passé et se perdent en conjectures. Les parents eux savent. Ils voient bien la fermeté et la solidité du caractère de Diamant, toujours présent et prêt à passer à l'action. Pour l'enfant, cette clarté et ce rayonnement semblent tout naturels.

-O-O-O-

Un jour qu'ils étaient à méditer, Pierre et Jeanne ne remarquent pas que leur enfant s'est assis à quelque distance et a pris comme eux une pose favorable à la méditation. Tout à coup, sans qu'un son ne soit émis, ils entendent distinctement en eux-mêmes :

— « Papa, maman, je vous aime.

Je vous suis tellement reconnaissant de l'accueil, des soins, de l'affection dont vous m'entourez.

« Je veux vous dire jusqu'à quel point je me sens encouragé et soutenu par vous dans la mission à laquelle mon nom m'invite.

Je suis Diamant, l'amant de Dieu. Oui, je suis une expression de la perfection. Je suis un enfant immortel. Vous constatez que j'ai pour mon âge une maturité exceptionnelle.

Je suis venu pour témoigner de la puissance inaltérable et invincible de l'esprit. C'est par cet esprit que j'ai pu guérir ma petite amie, l'an dernier.

J'ai besoin de votre amour et de votre compréhension pour continuer ce pour quoi je suis né : être un foyer de rayonnement brillant de l'amour divin. Merci de répondre à mon appel. Je vous aime. »

Jeanne et Pierre ouvrent lentement les yeux et aperçoivent Diamant en position du lotus, comme eux. Leurs regards se croisent et un fort courant d'amour les parcourt. L'enfant court se jeter dans leurs bras.

Rien d'autre ne fut dit ce jour-là.

Sans trop qu'ils s'en aperçussent, Diamant avait communiqué à ses parents l'égalité d'âme, le courage devant l'adversité et le pouvoir de libérer l'esprit de toute crainte. Ils avaient compris que la manière la plus puissante d'aider leur enfant était leur amour et leur intention de le soutenir et de l'aider, même sans un mot.

Mars 2002.



LUCIOLE

—On sonne à la porte, dit l'enfant à son papa.

—Peux-tu répondre, ...avec bonté, répond le père en faisant un sourire complice à la mère qui regarde avec une interrogation double dans les yeux : Qui peut-ce bien être ? et Pourquoi lui demandes-tu « avec bonté » ?

L'enfant ouvre la porte. Une femme se tient là, silencieuse, attendant probablement qu'on l'invite ou qu'on lui demande ce qu'elle désire.

L'enfant et la femme se regardent en silence. Se rappelant la consigne de son papa, l'enfant sourit à la femme... qui regarde avec étonnement l'enfant, retenant un Ho ! de grande surprise.

Sans cesser de sourire, l'enfant se tourne vers ses parents, comme pour demander l'aide, et regarde à nouveau la dame, s'avance vers elle et la prend par la main, l'invitant silencieusement à entrer.

L'enfant ferme la porte sans laisser la main de l'inconnue et s'avance avec elle vers ses parents qui se sont levés pour accueillir.

— Bonsoir, madame, en quoi pouvons-nous vous être utiles ?

Comme c'est le soir de Noël, c'est la phrase qui surgit spontanément de la bouche du père, bien habitué à accueillir des gens dans toute situation, lui commerçant.

—Monsieur, madame, excusez-moi de cette intrusion à un tel moment. J'ai été tellement, tellement surprise en voyant votre enfant...

Elle regarde l'enfant qui tient toujours la main de la dame, comme on tient la main d'une personne familière.

—Je suis tellement confuse de tout ce qui m'arrive depuis quelques heures.

Elle regarde autour d'elle.

— Accepteriez-vous que je vous fasse partager ces événements étonnants ?

Les parents se regardent, regardent l'enfant qui semble si à son aise avec cette inconnue... La mère dit :

— Je vous en prie, madame, assoyez-vous.

Elle met de l'eau à bouillir pour lui préparer une tisane.

— Thé vert, si vous en avez, s'il vous plaît.

Il y a dans sa voix un léger tremblement et une douceur qui font penser à cette phrase entendue autrefois : « La charité pour l'amour de Dieu ».

C'est l'enfant qui commence à parler, une fois chacun installé à la table de cuisine :

— J'ai été très surprise de voir madame tout à l'heure. Cette nuit, j'ai fait un rêve. Je me promenais sur une belle allée bordée d'arbres, de sapins enneigés. C'était très calme. Je me sentais si bien. J'ai vu venir vers moi quelqu'un. Plus il approchait, plus je me rendais compte que c'était une dame. C'est elle que j'ai vue dans mon rêve. Tout à l'heure, je l'ai prise par la main, spontanément comme dans un rêve.

Oui, dans mon rêve, nous nous sommes arrêtées l'une devant l'autre. J'ai souri comme tout à l'heure.

La dame de mon rêve était entourée d'une lumière bleue pâle, si belle. Elle me parla :

« Mon nom est Luciole, ce qui veut dire "petite lumière". Je suis contente de te rencontrer enfin pour te dire :

"Tes yeux, Lucie, sont le message de ton être, de ta vie".

Et la dame de mon rêve s'est évanouie.

Quand je me suis réveillée, je me sentais légère, heureuse. Mon cœur battait dans ma poitrine, je me sentais si heureuse, de chaudes larmes coulaient doucement sur mes joues.

— Papa, maman, j’attendais pour vous le raconter, ce rêve. Et voilà que madame m’en donne l’occasion. La belle dame de mon rêve, c’est elle. (Se tournant vers la dame). Est-ce que vous vous appelez Luciole ?

— Lucie, je suis si heureuse de te revoir. Luciole, c’est le surnom que ma mère me donnait lorsque j’avais ton âge, car elle disait : « Tu es la lumière de ma vie. »

Monsieur, madame, peut-être ne croirez-vous pas mon histoire. Je vois tellement de bonté dans vos yeux que cela m’encourage à tout vous dire, simplement comme c’est arrivé.

Je suis allée à l’église hier soir, pour la messe de minuit. Il y a longtemps que j’avais assisté à une messe de la veille de Noël à minuit. Aujourd’hui, vous savez, on les fait plus tôt, n’est-ce pas !

Toujours est-il qu’après la messe de minuit, comme je le faisais avec mes parents lorsque j’étais enfant, je suis allée voir la crèche de Noël. Et c’est là que ça s’est passé.

La femme s’arrête, hésitante et émue.

— Voyez-vous, j’ai toujours désiré avoir un enfant. La stérilité de mon conjoint a été très difficile à vivre pour moi. J’ai compris, avec beaucoup de temps, que ma maternité était ...dans l’invisible. Ce fut long à comprendre : comment avoir des enfants... invisibles ? En fait, c’est si simple. Et c’est devant la crèche que tout a pris un sens que je ne voyais pas limpiquement jusqu’alors.

Le regard de Marie, la mère de Jésus... Contrairement à d’autres crèches, cette Marie regardait les visiteurs de son fils, plutôt que l’enfant. Son regard a croisé mon regard. Et le tout a basculé...

La statue s’est mise à bouger. Et Marie me parlait. Je me souviens nettement de ses paroles :

“ Ma petite Luciole... ”

Je vous le dis, quand j'ai entendu ces mots, je me suis mise à pleurer. C'est la douceur de mon enfance qui a surgi brusquement, comme une bouffée d'air... Je me suis calmée, j'ai essuyé mes yeux. Elle a continué :

*« Ma petite Luciole,
tu es bien surprise que je sache ton nom d'amour.
Aujourd'hui, tu es encore et toujours cette petite lumière
pour tant et tant de gens.
Le regard d'amour que tu porteras dorénavant sur les gens que
tu rencontres sera lumière apaisante sur leur route.
Voilà la maternité que tu peux choisir d'accepter,
aujourd'hui. C'est dans l'invisible que tu aimeras et éduqueras
de nombreuses petites lumières comme tu es.
Luciole, va, sois doucement et simplement qui tu es.
C'est cela, être messie comme mon fils Jésus l'a été.
Je t'aime. »*

Et la madone au si doux, si intense regard est redevenue cette Marie de la crèche que nous connaissons tous. Je suis restée là, émue, comblée, totalement pacifiée, me sentant tellement unifiée en moi-même.

Et pour la première fois de ma vie, j'ai senti en moi la joie intense de la maternité : je me suis sentie totalement mère...

En moi, a alors surgi l'intense désir de faire partager à quelqu'un ce que je venais de vivre. Je ne savais où aller, à qui confier ce merveilleux secret. J'ai repris la route de mon logement, en attente de ce qui allait se présenter.

Ce matin, je me suis levée, toujours habitée par ce désir de faire partager...

...Et je suis sortie marcher après le souper.

Je passe souvent dans cette rue mais pour la première fois, j'ai remarqué cet édifice où vous vivez. Une petite voix intérieure me disait : « Entre, sonne au no 4 ». J'avais l'impression que c'était la même voix que celle de la crèche.

... Vous allez peut-être penser que je suis illuminée. Moi-même, j'hésitais. J'ai tourné le dos puis la voix a repris : « Luciole, sonne au no 4 ». Je n'ai plus hésité. Vous connaissez la suite...

Ho ! Mais j'y pense; je ne vous ai pas dit pourquoi j'ai été si surprise en voyant votre fille. – Luciole regarde l'enfant – Il m'a semblé la connaître depuis toujours. En fait la reconnaître. Ses yeux, oui ses yeux sont ceux de la Madone de la crèche.

« Ma petite Lucie, j'ai été tellement émue en entendant le récit de ton rêve. Bien que je ne me souvienne pas de t'avoir ainsi rencontrée dans l'invisible, je sais que mon grand désir de servir, d'être utile et de contribuer à l'humanité a pris cette nuit la forme que tu as vécue. Comme tu vois, Lucie, par le mystère de la Vie dont Noël est l'exemple parfait, nous sommes toi et moi, bien mystérieusement aujourd'hui reliées par notre mission commune, celle d'être lumière par notre regard.

Je sais maintenant que, lorsque je partirai, je ne serai plus seule avec cette mission. C'est ensemble, même sans nous voir ou nous rencontrer, que nous agirons dans l'invisible. »

L'eau bouillait sur le rond du poêle. Depuis combien de temps ? La mère dut rajouter un peu d'eau et servit ensuite du thé vert.

— Madame, votre récit évoque pour nous quelque chose de familial. Je vous raconte les circonstances de la naissance de notre fille.

C'est à quatre mois de grossesse que mon mari et moi nous sommes demandés quel nom aurait notre enfant. Je n'avais pas accepté d'échographie, préférant laisser l'enfant me dire, nous dire qui elle était.

Avec cette question de son nom, nous avons fait silence. Mes mains palpaient mon petit bedon à peine visible... J'entendis alors une voix, en moi, une petite voix toute douce qui disait : « Maman, maman... » Je m'arrêtai pour être plus attentive, faisant signe à mon mari : « Chut ! »

La voix poursuivit :

« Maman, maman, je suis ta fille Lucie. Je t'aime ».

Au comble de l'étonnement, je gardais mes mains sur mon ventre ; des larmes de joie se mirent à couler. C'est tout ce que j'ai entendu. En apprenant cela, mon mari me prit dans ses bras. Je le sentais si heureux.

Et à partir de ce moment, nous parlions à Lucie, lui disant ce que porte son nom. À la naissance, quand on mit le bébé devant moi, Lucie me regarda droit dans les yeux et sourit. Je sais qu'elle venait de me dire merci de l'avoir mise au monde.

Madame, votre présence ici ce soir est pour nous la confirmation d'une longue histoire autour de notre mission commune : être lumière, chacun à notre façon. Fêtons ! Joyeux Noël, Luciole ! Joyeux Noël, Lucie. Joyeux Noël, Luc.» dit Lucille en levant sa tasse.

Décembre 2006.



NAISSANCE

Devant la crèche, Julios ne peut détacher ses yeux de l'enfant. À huit ans, il commence à soupçonner que cette naissance porte quelque chose de différent, pour qu'on lui donne tant d'importance. Pour qu'on donne tant d'importance à cet instant de quelques minutes, surgi il y a tant d'années, immobilisé dans ces personnages immobiles ...

Elle porte sûrement un sens autre, que ses yeux cherchent à déchiffrer. La naissance d'un enfant... Les points d'interrogation de son regard chercheur cherchent à muer en points d'exclamation, mais dans une église, la consigne c'est justement « point d'exclamation » et il le sait.

Il est encore bien tôt pour Julios pour voir LA naissance comme un symbole de toute naissance à soi-même, comme une invitation à reconnaître en soi son enfant, à le laisser naître à nouveau, différemment, dans la conscience consciente.

Curieux et éveillé, Julios est le spécialiste des questions « embêtantes », différentes, interrogeantes. Ses parents le regardent grandir en se demandant ce que sera cet enfant... et pendant ce temps, Julios ne cesse d'approfondir sa réflexion devant la crèche.

Tout à coup, les personnages jusque-là figés commencent à bouger, comme ces photos qu'on regarde en rêve et qui se mettent à vivre comme un film. Ils descendent de leur piédestal ouaté, se secouent, regardent tout autour.

Et c'est le Joseph qui avise Julios, probablement attiré par son intense attention concentrée. Leurs regards se soutiennent l'un l'autre; et c'est comme si les questions de Julios trouvaient écho dans les yeux de ce vivant personnage insolitement sorti de son mutisme séculaire.

L'enfant aux questions semble plutôt ravi de la tournure de la crèche. Il se souvient sans surprise; « ainsi va la Vie! » croit-il.

Une sorte de rayonnement très discret se dégage de Joseph, et à l'intérieur de cette aura de lumière, une sorte de savoir circule déli-

catement entre lui et Julios, par un lent va et vient comme celui des vagues.

Et Joseph poursuit, comme dans une énigmatique conversation reprise, jamais interrompue :

« Tu veux savoir, Julios.
Je vais te dire ce qu'est cette naissance.
Tu sais, l'enfant de la crèche est come toi, comme moi.
IL naît comme je nais, JE nais comme IL naît !
IL est comme je suis, je suis comme IL est !
Merveille, Création, Nouveauté
Arrivée pour un regard nouveau
Sur un monde à renouveler. »

Julios comprend que le personnage barbu blanc parle des richesses cachées de l'enfant de la crèche tout en parlant des siennes ! « Je suis Lui », pense-t-il, « comme c'est simple ! Nous sommes un. »

Et l'échange insolite continue doucement :

*« Oui, tu as bien saisi. Julios.
Moi, son père, lui et toi, nous sommes tous UN.
S'IL dit OUI à sa Vie ; JE dis OUI à ma Vie; tu dis OUI à ta vie.
Et écoute bien ceci :
Par notre OUI, notre accueil de la parole à dire,
Nous sommes créateurs
de l'inouï, de l'invu, de l'intouché, de l'insenti, de l'ingoûté
JE suis inventeur de l'ininventé.
Nous sommes inventeurs de l'ininventé»*

« Mais alors, je suis mon propre créateur, dit Julios, quand je dis OUI à la Vie pleine que j'ai le goût d'explorer. C'est donc pour ça que j'ai tellement le goût d'apprendre, de courir, de jouer, de taquiner, de questionner, de découvrir... Ça alors, c'est cet "ininventé" comme il dit, que j'ai le goût de créer. »

«Oui, c'est ça, tu l'as. Exactement.»

Le personnage poursuit sur cette lancée partagée :

*«foi en LUI, Foi en MOI,
Foi en ma manière d'inventer, en ma création
Foi en mon intuition,
Foi en mon perçu au-delà de l'imperceptible et de l'imperçu,
Foi en mon inspiration,
Foi dans l'esprit inspirant et respirant dans mon être,
Foi dans l'amour de mon cœur énamouré des ardeurs de
l'Amour.
Ainsi, je suis FOI.*

*Chaque NAISSANCE est nouvelle
dans ces temps nouveaux,
renouvelés par la lente perçue imperçue de l'Esprit nouveau,
Esprit toujours actif et renouvelant
dans l'inconsciente conscience des évolutions ininterrompues.»*

La voix s'éteint, Julios regarde silencieux, dans les yeux, le séculaire personnage qui maintenant se tait. Ensemble, ils sont silence, accueil, tranquillité. Puis, tout se calme.

Julios a l'impression qu'un siècle a passé depuis l'«animation» de la crèche.

Est-ce que pour lui, tout est maintenant comme avant? Est-il encore chercheur avec ses questions et interrogations?

Mais non, pour lui, tout est différent. Il est maintenant exclamation!

Oui, cette fois, Julios se sent un être nouveau, recréé; il sent en lui une poussée puissante, une envie exaltante, celle de créer sa vie pour en faire sa contribution à la Vie.

Il sourit. Et s'en va!

Dies Natalis!

Jour de LA NAISSANCE de Jésus – 25 décembre 1997.



PIERRE

Le tableau évoluait très vite, au ralenti cependant, comme un film. J'étais devant une crèche grandeur nature. Et, oh étonnement ! Les personnages de la Crèche avaient quelque chose de particulier. Cela me prit quelques instants pour me rendre compte que le père et la mère de l'Enfant... ressemblaient à s'y méprendre à mes propres parents !

J'avais vu leur photo de jeune couple, et c'était eux, beaux comme des cœurs, amoureux ! Mes parents étaient les personnages principaux de la Crèche !!!

À nouveau, cela me prit quelques instants — le temps d'une interrogation — pour constater : « Mais cet enfant, ...c'est moi !!! »

Effectivement ! J'étais bien là, dans la Crèche, insouciant, un orteil à la bouche ! Je me souvenais en effet de cette photo du petit Pierre enfant, joufflu, ébahi, heureux, entouré.

Puis, son regard croisa le mien, et s'arrêta, attentif, présent, serein et détendu. Plus je soutenais ce regard de l'Enfant de la Crèche, plus des sentiments se bousculaient en moi.

Je commençai à ressentir surprise et étonnement ; puis cela fit place à la perplexité et l'appréhension, comme si quelque chose d'inconnu et peut-être inconfortable était pour surgir. Néanmoins, je soutenais toujours ce regard. Et lentement, je me sentis envahi par une très grande douceur, une paix immense.

Je remarquai qu'un seul sentiment se dégageait maintenant de nos regards rivés l'un sur l'autre dans un étonnement réciproque : l'Amour.

De cet Enfant de la Crèche, je ne recevais plus qu'un délicieux courant d'Amour qui se répandait dans mon être sous la forme d'une joyeuse énergie pétillante. Elle parcourait ma tête, ma colonne vertébrale, et descendait dans tous mes membres, comme un torrent de montagne qui lave tout sur son passage.

Cette auréole qui entoure la tête de l'Enfant de la Crèche avait peu à peu pris de l'ampleur, grandi jusqu'à m'inclure complètement dans son rayonnement.

Au moment où je m'aperçus que nous étions tous deux —Lui et Moi— à l'intérieur de cette aura d'Amour, l'Enfant sourit d'un de ces sourires à vous arracher des larmes. C'était un sourire joyeux, tout accueil, d'une présence totale, et ...quelque peu malicieux, comme quand un enfant vient de jouer un de ces bons tours innocents, inoffensifs, et qu'il jouit déjà de la surprise ainsi créée !

C'est alors que le « film » s'accéléra et, oh surprise !, je constatai que, de la Crèche, c'est ma vie qui défilait à vive allure devant mes yeux. Toujours à l'intérieur de cette aura d'Amour créée à l'instant, je me sentis invité à observer ma vie sous un angle bien particulier : celui de la trame qui la constituait.

Cette trame semblait tissée du même matériau que l'aura dans laquelle je baignais et qui portait mon regard sur ma Vie. Je me sentais comme dans une bulle, une vaste bulle d'Amour et de Lumière, dont le tissu était la trame de ma vie. Le film continuait de se dérouler en accéléré.

A mon grand étonnement, à mesure qu'il s'approchait de l'Être mature d'aujourd'hui, la bulle lumineuse augmentait d'intensité, et prenant une ampleur que je ne pouvais imaginer.

Je me sentais inclure dans ma bulle tous ceux et celles qui m'avaient fait par leur regard. Des milliers de personnes défilaient et

semblaient à la fois alimenter l'Amour et la Lumière de mon aura, et s'en alimenter. Cela m'apparut comme un échange de Vie. La Vie !

Je me trouvai alors ressentir ma bulle à la dimension de notre petite planète bleue : je me sentais devenir la Terre. Il n'y avait plus de frontières entre cet univers et le mien. J'étais UN avec la Terre et son humanité. Cela dura... une heure ou peut-être une seconde !

Le film lentement s'arrêta. Tout était clair autour de moi. Je me sentais léger, énergisé, libre. J'avais l'impression d'avoir été allégé de poids intérieurs séculaires dont je n'étais plus conscient par l'habitude de les porter.

Mon regard se porta sur la Crèche : c'était une crèche comme les autres. L'enchantement avait pris fin. Cependant, quelque chose d'impalpable demeurait en moi. Une question, une impression.

Plus je laissais simplement mon être porter cette chose qui demandait à naître à nouveau, plus je commençais à voir surgir en mon âme une conscience différente de qui je suis.

L'image de l'Enfant de la Crèche me revint, et une petite voix silencieuse me dit :

*« Tu es l'Enfant-Dieu de la Crèche. Tu es le Messie.
Tu es l'enfant qui a grandi en sagesse
Et en grâce devant Dieu et l'Homme.
Tu es la Paix. Tu es la Lumière. Tu es l'Amour.
Tu es UN avec la Planète Bleue.
Ce que tu fais à tes proches et lointains,
C'est à toi que tu le fais.
Tu es Service et Générosité.
La trame de ton Être est Amour, Ouverture, Don. »*

L'évidence devint trop intense pour que je ne sursaute pas : Celui que j'avais toujours perçu comme l'Enfant Jésus, l'Enfant-Dieu de

la crèche, comme un «Lui-c'est-pas-pareil-il-est-Dieu», m'apparaissait —par une association que je n'avais pas imaginé jusqu'alors— comme un tout-proche, comme mon frère, comme ma sœur, mon père et ma mère. Surtout, je me rendais compte que l'Enfant de la Crèche, c'était moi, ...avec toutes les conséquences que cette découverte pouvait porter.

Ma nouvelle identité pouvait maintenant s'exprimer avec plus de vérité :

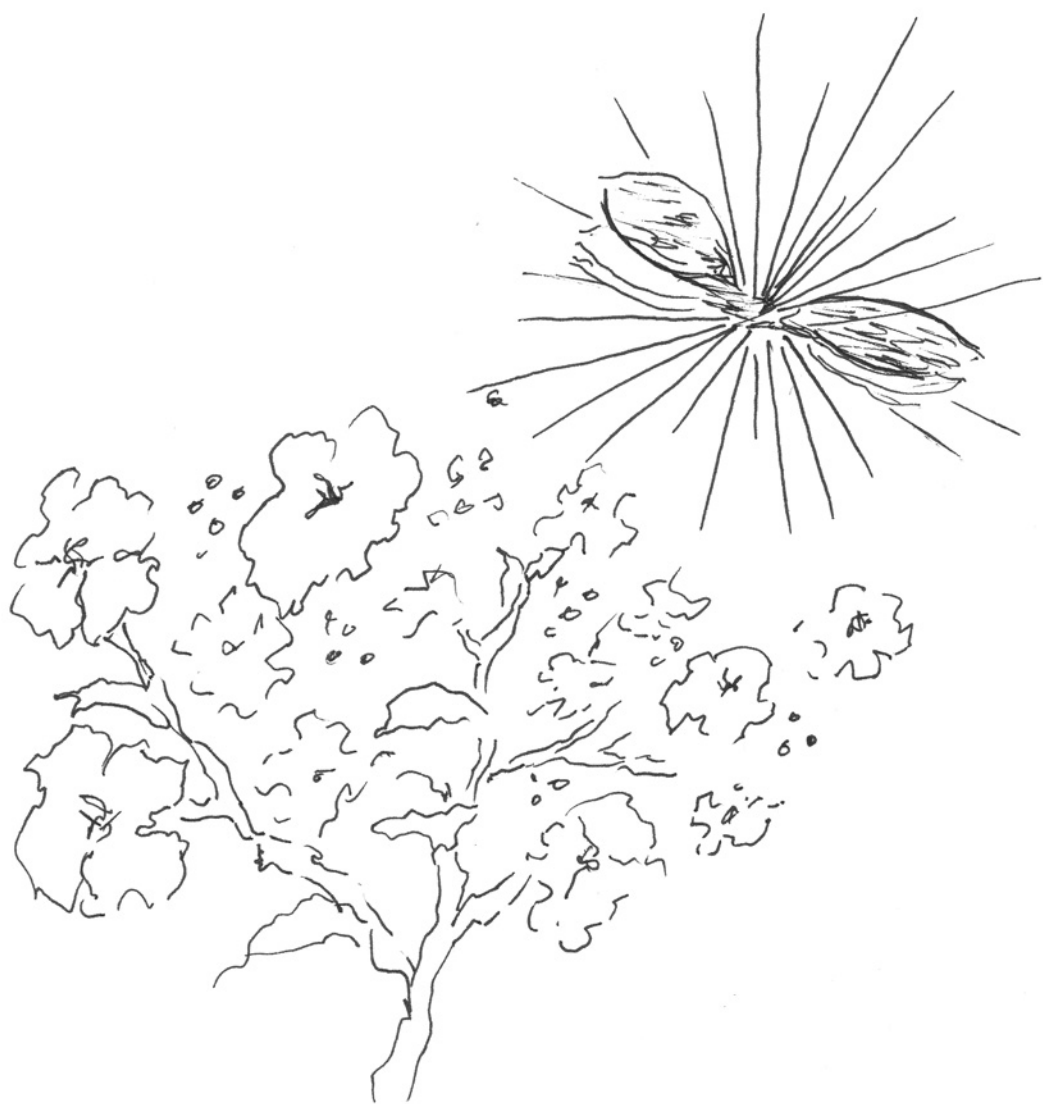
*« Je suis l'Enfant-Dieu. Je suis le Messie.
Je suis Voie, Vérité, Vie
Parce que je suis Amour.
Comme et à la suite du premier Enfant-Dieu, j'ai grandi,
J'ai souffert, j'ai servi, j'ai aimé.
Comme Lui, je deviens le Christ, un dans le Christ-de-Dieu,
Cet immense corps,
Cette infinie aura de tous les êtres qui forment Dieu. »*

À la fin de ce film de la Crèche de fin de siècle et de millénaire, un mot fut écrit et prononcé, —chuchoté devrais-je dire— : écrit en lettres de lumière bleutée, rayonnant un rayonnement d'un doux rose, chuchoté par une voix intérieure à peine audible —je savais que j'entendais la voix—.

Ce mot écrit en lettres d'une forme merveilleuse, qui couvrait l'horizon jusqu'au zénith, était là pour devenir le mot que j'entendrais dorénavant comme rappel de ce Noël 2000, comme source de vie guérissante, abreuvente, rafraîchissante, comme affirmation de tout mon être divin.

Ce mot de six lettres, je le vis, je le vois, je l'entendis et je l'entends, aujourd'hui et demain : PIERRE !

Décembre 2000.



LUCIA

La lumière jaillit de son cœur. Dès ce moment, elle comprit ce que c'est que d'être Dieu. Long chemin d'une humanité montante, elle en avait gravi tous les échelons, franchi combien d'obstacles réputés insurmontables.

Chaque fois qu'elle se contemplait, une émotion de reconnaissance enflammait tout son être, jusqu'à cette impression de plénitude qui lui coupait presque le souffle.

Certaines musiques avaient le don de la combler ainsi de l'amour parfait qui guérit, qui emplit, qui donne l'impression d'être porté. Ces compositeurs étaient-ils en contact avec les harmonies divines pour susciter ainsi ce sentiment de plénitude ? Envoyés des entités créatrices, comment les Hummel, Mozart et Beethoven avaient-ils su susciter par la fidélité à leur connexion céleste les mêmes ondes de beauté, d'harmonie et de joie que celle d'où ils étaient venus ?

La beauté indicible, le mystère inatteignable révélé par le battement d'ailes d'un papillon au-dessus d'un champ de colza parlent d'une réalité que seule l'âme peut toucher. Chaque musique, chaque parole venue du cœur, chaque geste de tendresse amoureuse portent les effluves des plans divins auxquels l'âme aspire et qu'elle recherche.

-o-o-o-

Elle veut comprendre. Elle entend son âme lui chuchoter que seule l'expérience amoureuse de la réalité lui fera accéder à cette vision de la réalité. Elle est chaque fois ramenée au cœur de son cœur, là où jaillit la lumière, d'une source inépuisable de beauté.

Il lui est maintenant donné de faire un avec l'être. Elle prend conscience qu'elle EST. Sa pensée préférée devient : je suis.

Elle prend conscience qu'elle est Lumière. C'est son essence qu'elle accepte de reconnaître, dont elle se réjouit, avec étonnement d'ailleurs.

«Est-ce ce que tu as entendu autrefois ? Lumière en toi qu'on te disait hors de toi. Oui, tu es lumière pour éclairer les nations, les toutes proches nations de ton plus proche prochain. Cette lumière est ta force, celle dont aucun obstacle n'est vainqueur. Depuis que tu as appris à regarder et changer ton intérieur devant l'obstacle, que de paix tu jouis ! »

-O-O-O-

D'où venait cette voix rassurante qui lui parlait autrefois, surtout pour confirmer sa lumière dans les sombres couloirs de l'oubli de sa nature profonde ?

Petite voix tranquille, portant chaque fois et toujours le même message d'espoir, de vie, de confiance tranquille et sereine ! Guides d'amour, soucieux de soutenir une sœur sur sa route ?

Divinité intérieure dont sa conscience la remettait chaque fois, lentement, sur son bon sens ?

-O-O-O-

Sa sortie lui passa inaperçue, tellement elle se fit en douceur. Elle-même ne s'en aperçut pas tout de suite... Pourtant, elle avait tellement désiré cet instant.

De l'autre côté de la porte, elle croisa tout d'abord un rayon de lumière, sorti d'une boule de deux mètres de diamètre.

Il en émanait une lumière qu'elle nomma instantanément amour dans son cœur.

Cette lumière fut pour elle mémoire de tout son être : elle se reconnut aussitôt comme service, joie et mansuétude, ces trois compagnes de vie dont elle n'avait jamais pensé se défaire tellement elles lui collaient à la peau.

C'est alors qu'elle eut l'impression que cette boule de lumière l'enveloppait, jusqu'à faire un avec elle.

La paix et la joie qui transparaissaient de chaque partie d'elle-même lui donnaient l'impression d'une légèreté et d'une omniprésence qu'elle n'avait ressenties que dans certains moments particuliers de méditation profonde, de l'autre côté de la porte.

La pensée de sa mère lui traversa tout à coup l'esprit. Aussitôt, sa mère fut là, comme si elle ne l'avait jamais quittée.

« Ah ! Ma chère Lucia, te voilà, lui dit-elle. Ta sortie s'est effectuée si doucement. Je t'ai vue quitter. Quel sourire magnifique tu avais ! Je suis tellement heureuse que tu aies terminé ton voyage. Et surtout que tu puisses continuer à être celle que tu as toujours été à mes yeux ! » Elles s'embrassèrent tendrement.

Lucia n'avait que trois pensées au cœur : « Paix, Joie, Amour ». C'est ce qu'elle avait été pendant si longtemps. Elle n'eut pas besoin de les prononcer, elle comprit que sa mère les avait reçus, au sourire pacifié qui illumina son visage rajeuni par ce contact amoureux.

Ce nouvel état la fascinait. Le contact avec sa mère l'avait rassérée. Elle pouvait partir.

-0-0-0-

Depuis combien de temps avait-elle fait sa transition ? Qu'était devenue cette lumière intense rencontrée ? Aussitôt ces questions eurent-elles surgi à son esprit qu'elle constata près d'elle une

présence toute discrète et chaleureuse, pleine de silence et de douceur. Son sentiment intérieur lui fit reconnaître celui qui l'avait guidée toute sa vie.

*« Tu fais un avec ta lumière.
Tu es cette lumière.
Toi qui as tant désiré et bâti l'unité de ton être.
Tu es devant le fruit de ton désir.
Peut-être es-tu surprise de voir tes pensées
devenir réalité,
Ce que tu penses se présenter à toi ?
Tu es dans le règne du présent.
Le temps est celui que tu crées. »*

Elle regarda autour d'elle.

Elle se sentait dans un espace complètement nouveau, sans pour autant s'y sentir étrangère. Les arbres les plus variés, les fleurs les plus merveilleuses dans leur épanouissement complet, le sol semblable à un tapis de mousse rutilant, tout lui parlait d'elle.

Soudain, une question se présenta : « Vais-je voir Dieu ? ». Elle sentait la main ferme de son guide qui l'accompagnait vers la réponse à cette question qu'il avait perçue, bien qu'aucun mot n'eût été prononcé.

Elle sentait son cœur vibrer de vibrations pures ; chaque moment augmentait l'intensité de cet amour qui l'envahissait, la portait. Elle se sentit prise dans un tourbillon qui semblait les emporter à toute vitesse au-dessus d'une prairie verdoyante au creux d'une immense vallée. Une maison apparut, qui brillait de mille feux.

Plus ils approchaient, plus elle se sentait faire un avec l'amour qui semblait maintenant surgir de son propre cœur et se répandre en elle et autour d'elle. Jetant un regard sur son guide, elle eut la certitude qu'il vivait exactement ce qui l'habitait ou plutôt ce qu'elle était.

La maison se présenta tout près d'eux dans tous ses feux cristallins : Lucia remarqua dès qu'elle semblait faite dans toutes ses parties de miroirs de toutes formes, de toutes couleurs et grandeurs, qui se renvoyaient l'un à l'autre les rayons d'une lumière très douce et insistante, venue de partout à la fois.

Elle se sentit invitée à entrer, comblée de cette émotion d'amour qui n'avait cessé de croître. Elle était maintenant seule, dans une unique pièce qui semblait faire toute la maison. Chaque mur était fait d'un splendide miroir d'une beauté indescriptible, qui lui reflétait une image d'elle-même qu'elle eut peine à reconnaître tout de suite.

Son regard croisa son propre regard : tant d'amour s'en dégageait qu'elle eut l'impression d'exploser de joie et de reconnaissance.

Puis tout se calma, comme balayé par une brise légère. C'est alors que lui revint à l'esprit la question qu'elle venait de se poser, en un moment qui lui paraissait déjà si éloigné, comblée qu'elle était par ce voyage vers ce lieu si unique.

... À nouveau, elle se regarda dans le miroir et comprit qu'elle s'était elle-même donné réponse à sa question : « Vais-je voir Dieu ? ».

Les murs de verre disparurent aussitôt, et elle se vit entourée de soixante-douze êtres de lumière, disposés en un cercle parfait, qui chantaient l'Hymne à la Joie parfaite. Et comme en filigrane autour de ces chantres de l'amour, elle aperçut les milliers de visages de gens qu'elle avait, par son service et son amour, aidés à accepter leur réalité divine,

29 décembre 1990.

PIERRE BARBÈS

ÉPILOGUE

LE MAÎTRE DE VIE

L'autre La lumière dans ton regard
A ébloui ma nuit
Elle m'a ouvert les yeux.
Enfin te voilà.
Je t'ai tant attendu.
Dans ma solitude
Je t'espérais
Sans te connaître.
Maintenant tu es mon maître.

Le Maître Oui, ce fut long
J'étais moi-même
Dans les douleurs de
L'accouchement.
Je devais laisser
La Vie me montrer
Ma vie.
Je devais apprendre
La foi
Dans l'abandon
De mes certitudes.
J'ai laissé la Vie
Me dire qui elle est,
Qui je suis.
J'ai accepté la Vie
Comme ma maîtresse.
Et maintenant
Je ne sais plus rien,
Plus rien d'autre
Que je suis.

Et toi qui m'attendais,
Ne m'as-tu pas appelé
De ta noirceur ?
Comment savais-tu
Que je te rejoindrais
Un jour ?

L'autre

Mon âme me soufflait
Silencieusement
L'approche
De ton souffle.
J'ai dû lutter
Profondément
Pour rester éveillé
Dans mon sommeil
Apparent.
Rien n'indiquait
Que mon cœur
Veillait.
Dans la lassitude
L'épuisement
Le découragement même
Toujours le même mot :
Aie foi !
Les apparences
Mentaient,
Les circonstances
Effrayaient en moi
L'enfant
nostalgique
Du réconfort du sein.
Et maintenant,

Tout en moi exulte
Et se réjouit
De ce moment
Unique
De notre rencontre
Complétée.

Le maître Tu es déjà
Depuis tant et tant
De temps
Sur le chemin.
Déjà dans ta nuit
J'étais là te disant
«Tiens bon
Je suis là
Je te porte
Et te soutiens».
Maintenant
tu découvres
La joie de notre union.
Et maintenant regarde !
Je ne te dis rien
Que tu ne saches
Car ton maître ne peut
Que te rappeler
Qui tu es.
Jusqu'à ce que
Tu découvres
Enfin
que le vrai Maître
Que tu as tant attendu
Est là
Dans le miroir de ta Vie
Dans le jeu de tes illusions
Dans le mirage de tes déceptions

LE DIAMANT INCONNU

Dans la joie de tes exaltations.
Dès maintenant
Tu dis qui tu es...

L'autre Je suis le Maître
 Que je suis.
 Je suis le Maître
 Que j'attends.
 Avec toi,
 Avec le monde,
 Avec le tout,
 Je suis un,
 Je Suis.
 Nous sommes.

Le maître Oui, enfin
 J'ai trouvé
 Le maître
 Qui pensait trouver
 Son maître.
 Je me réjouis
 Car mon disciple
 Est mon Maître.
 Mon Maître
 Est la Vie.

Pierre Barbès
10 juillet 2009.

AUX ÉDITIONS BELLE FEUILLE

68, Saint-André
Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec) J2W 2H6
Tél. : (450) 348-1681
marceldebel@videotron.ca

Poésie

Fantaisies en couleur
Bonheur condensé
Arc-en-ciel d'un ange
À la cime de mes racines
Un miroir sur ma tête

Marcel Debel
Magda Farès
Diane Dubois
Mariève Maréchal

Nouvelles

Lumière et vie
La Vie
Quelqu'un d'autre que soi
Une femme quelque part

Marcel Debel
Marcel Debel
Micheline Benoit
Micheline Benoit

Essais

Univers de la conscience
Les Jardins
expression de notre culture
Au jardin de l'amitié

Yvon Guérin
Pierre Angers

Collectif

Romans

Méditation extra-terrestre

Olga Anastasiadis

Histoires vécues

L'instinct de survie de Soleil

Gabrielle Simard

Fantaisies pour enfant

L'anniversaire de Marilou

Hélène Paraire

Contes

Le diamant inconnu
Contes de guérison et de l'au-delà

Pierre Barbès



Pierre Barbès se définit comme un artisan de paix engagé dans le développement de l'esprit civique. Il réalise cet engagement à travers les cercles (Mouvement vers l'esprit communautaire) et la formation à la sociocratie (Socio-gest). Il participe à des activités d'éducation à la foi chez des adultes et au soutien pastoral de sa communauté chrétienne.

Au plan professionnel, il est titulaire d'une Maîtrise ès arts en didactique (1997), d'un baccalauréat en criminologie (1970) et d'une licence en théologie (1967) de l'Université de Montréal.

Au cours de sa carrière, il a assumé diverses fonctions dans deux Cégeps : professeur en Techniques d'assistance sociale et d'éducation spécialisée, coordonnateur départemental, responsable des stages ; membre du Comité des relations de travail, de la Commission pédagogique, du Comité de perfectionnement et du Comité du programme d'aide au personnel. Il a par ailleurs été conseiller et secrétaire-trésorier de l'Association québécoise de pédagogie collégiale (1984-1990). Il a publié *Je mène ma supervision* aux Éditions Saint-Martin (2001).

Il est aussi l'auteur de recherches : *Niveau conceptuel et apprentissage* (1983) et *J'apprends quand je fais : l'intégration théorie-pratique chez les élèves, vers la construction d'un savoir professionnel* (1997).



Ses contes de l'au-delà contiennent six contes de Noël et viennent d'un au-delà tout proche.

- Ils ouvrent à une démarche de prise de conscience, d'approfondissement et d'intériorisation progressive en direction de son être essentiel.
- Ils parlent au même au-delà déjà vu et déjà senti à l'intérieur de chaque être : ils parlent du cœur à l'âme.
- Ils parlent de la source de vérité en soi, du sens de sa vie.
- Ils suggèrent le contact avec son âme, la prise de conscience de sa nature profonde, de son unité intérieure, de ses capacités d'expression.
- Ils convient à l'expression de la perfection de son être et de sa mission dans l'invisible.
- Ils éveillent au goût de créer, de se créer, d'honorer son nom, expression de son être, vers l'accomplissement en la totalité.

Photomontage de la couverture : Patch



9 782981 073464